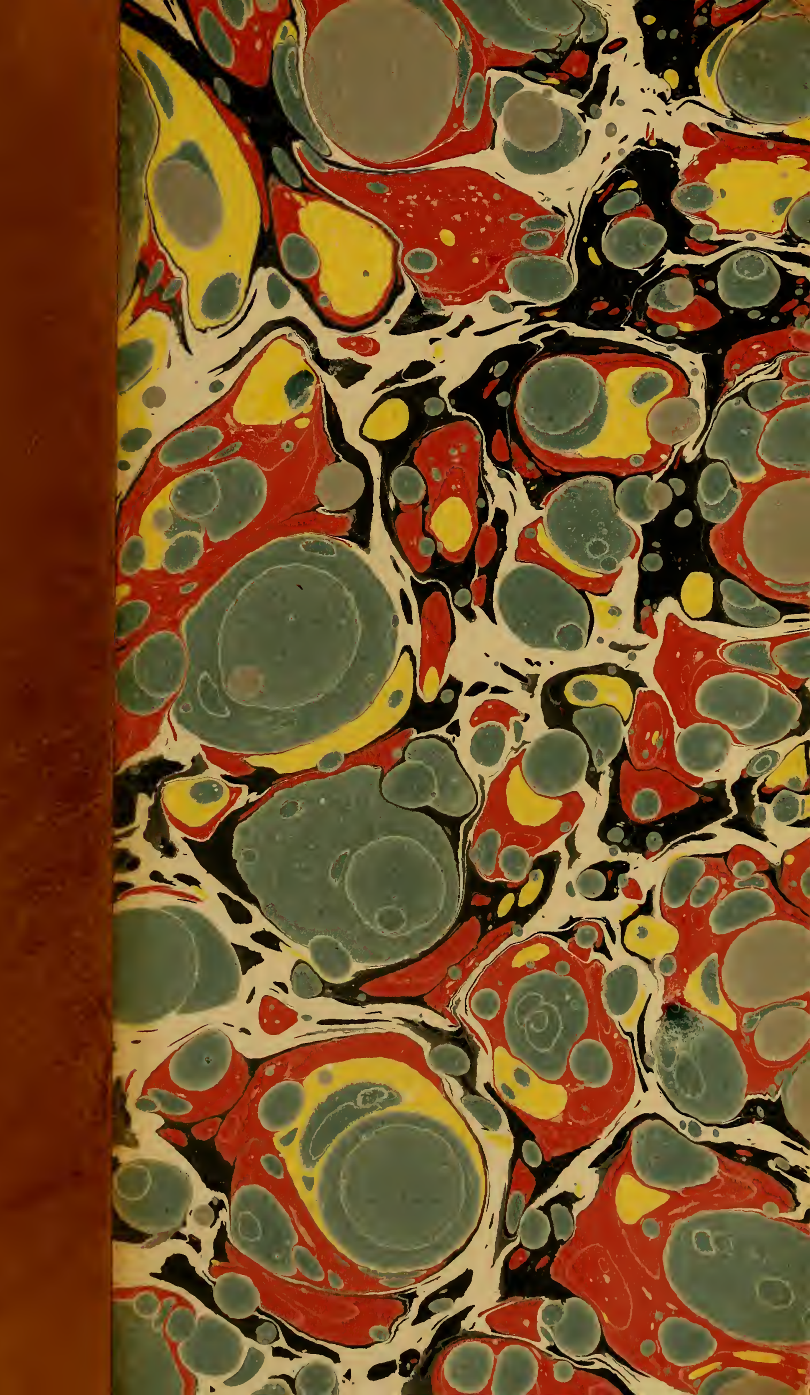



John Adams
Library,





L'AMANT BOURRU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES;

Représentée par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Mercredi 14 Août 1777.

DÉDIÉE A LA REINE.



PAR M. DE MONVEL.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.



A LA REINE.

MADAME,

Je dois l'accueil favorable que VOTRE MAJESTÉ a daigné faire à cet Ouvrage, plutôt sans doute aux difficultés de l'entreprise qu'au mérite de l'exécution. Protectrice déclarée

des Beaux-Arts, Vous les faites éclorre, Vous encouragez ceux qui les cultivent; l'espoir d'amuser vos loisirs est l'ame de leurs travaux, & le bonheur d'y avoir réussi, en est la récompense.

Je suis avec respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant
Serviteur & fidèle Sujet,
BOUTET DE MONVEL.

L'AMANT BOURRU, COMÉDIE.



PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE de Sancerre, jeune Veuve.	*Mlle Doligni.*
LA MARQUISE de Martigue, ſon Amie.	*Mme Bellecourt.*
CHARLES DE MORINZER.	*M. Molé.*
Le Marquis de MONTALAIS, Amant de la Comteſſe.	*M. de Monvel.*
Le Comte de PIENNE, Amant de la Marquiſe.	*M. de la Rive.*
SAINT-GERMAIN, Domeſtique de la Comteſſe.	*M. Préville.*
Un LAQUAIS.	*M. Marchand.*
Pluſieurs DOMESTIQUES.	

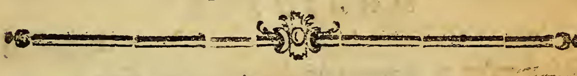
La Scène eſt à Paris dans la Maiſon de la Comteſſe.

L'AMANT

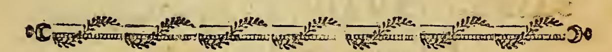


L'AMANT BOURRU, COMÉDIE.

Le Théâtre représente le Salon de Compagnie de la Comtesse de Sancerre, où l'on voit plusieurs fauteuils, au fond est la porte de son cabinet, & à droite celle par où l'on entre de dehors.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

MORINZER, SAINT-GERMAIN & plusieurs DOMESTIQUES, *avec lesquels Morinzer se débat en entrant, & qui veulent s'opposer à son passage.*

MORINZER.

MORBLEU, je veux la voir.....

SAINT-GERMAIN.

Mais, Monsieur, sur mon âme.....

MORINZER.

Et pourquoi m'empêcher ?.....

SAINT-GERMAIN.

Vous demandez Madame ?

MORINZER.

Oui, Madame... Eh bien ?... Quoi ?... Vous êtes étourdis !...

SAINT-GERMAIN.

Mais elle n'eſt point au logis.

MORINZER.

Elle y doit être..... Oui.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monſieur.

MORINZER.

Bagatelle !

Il faut qu'en ce moment Madame ſoit chez elle ;
Et je prétens entrer..... J'entrerai, je vous dis.

SAINT-GERMAIN, *aux autres Domeſtiques*

Cet homme a perdu la cervelle.

MORINZER.

Comment ? Quoi, maraut ? Que dis-tu ?
Tu me crois fou, ſi j'ai bien entendu !
Ecoutes, mon ami, vas m'annoncer, te dis-je.....
Non, non, le plus court eſt d'entrer.
Je vais.....

SAINT-GERMAIN, *aux Domeſtiques.*

Il a quelque vertige !

MORINZER.

Oh, la maudite femme !

SAINT-GERMAIN.

Il faut nous retirer ;
Il devient furieux.

MORINZER.

Si je n'en perds la tête !....
Entrons.

SAINT-GERMAIN, *s'opposant à son passage.*

Encor un coup, vous ne la verrez pas :
Le Suiſſe vous l'a dit en bas ;
Et le plus humblement, Monſieur, je le répète :
Madame la Comteſſe eſt ſortie.

MORINZER.

En ce cas. ...
Mais, non..... je veux la voir... Mon ami, je t'en prie ;
Si tu ſavois tout mon malheur......

(*Il leur donne de l'argent à pleines mains.*)

Prenez cela, je vous ſupplie.....
Allons, raſſurez-vous..... Ayez moins de frayeur:
Je ne vous en veux point du tourment qui m'accable ;
Mais mon égarement va juſqu'à la fureur :
C'eſt un vrai guet-à-pens, c'eſt un tour déteſtable :
Car je venois exprès..... Oui, c'étoit mon deſſein ;
Je venois pour la voir.

SAINT-GERMAIN, *à part,*

D'honneur, il extravague.

MORINZER.

C'eſt avoir un eſprit, un cœur bien inhumain !

Car enfin, je vous dis..... Mon ſtyle n'eſt pas vague :
Que diable ! Je m'explique.....Elle n'eſt pas ici ;
Je ne puis point la voir..... Mais a-t-elle un ami,
Homme ou femme, il n'importe, à qui je me préſente,
A qui je diſe au moins pourquoi je ſuis venu ?
Suis-je dans un pays perdu ?
Ne pourrai-je parler à quelque âme vivante ?

SAINT-GERMAIN.

Madame de Martigue eſt là-dedans.

MORINZER.

Eh bien ?
Avec elle ne puis-je avoir un entretien ?
Madame de Martigue, une autre..... Il ne m'importe.
Dites-lui donc que je ſuis à la porte,
Et que je veux parler à quelqu'un.

SAINT-GERMAIN.

Oh, j'y vais.
(Il ſort avec les autres Domeſtiques.)



SCENE II.

MORINZER, *ſeul.*

Le Démon a formé ce minois tout exprès
Pour le malheur, le tourment de ma vie.
Ventrebleu ! Qu'eſt-ce donc qu'une femme jolie ?
Oh ! je n'en reviens pas, je ſuis enſorcelé.
Quel cœur à ſon aſpect ne ſeroit point troublé ?

Ses deux yeux grands & noirs, ce fripon de visage,
Le pied, la main, les cheveux, le corsage;
(*En se frappant le front.*)
Tout est là, tout: mais gardons mes secrets.
Ne devons point sa main à la crainte importune
D'être réduite à l'infortune.
Je flétrirois son âme, & je m'avilirois:
Commençons par lui plaire, & nommons-nous après.



SCENE III.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, SAINT-GERMAIN, MORINZER.

SAINT-GERMAIN.

MADAME, le voilà... C'est Monsieur qui demande...
(*Il sort.*)



SCENE IV.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE, MORINZER.

MORINZER.

OUI, Madame, c'est moi qui...

LA MARQUISE, *sans le regarder, ni l'écouter, & parlant à M. de Pienne avec vivacité.*

Je vous parle net.

M. DE PIENNE.

Quel crime ?...

LA MARQUISE.

Pénétrer jufqu'à mon cabinet !
Monfieur, l'impudence eft trop grande.

MORINZER.

Madame, je venois....

M. DE PIENNE.

Croyois-je vous troubler ?

LA MARQUISE.

Quand il me plaît de ne vous point parler,
J'ai des raifons pour être feule.

MORINZER, *commençant à s'impatienter.*

Pourrai-je ?...

LA MARQUISE.

Eft-il befoin de vous les révéler ?

MORINZER, *avec humeur.*

Madame !

M. DE PIENNE, *montrant Morinzer.*

En vérité....

LA MARQUISE, *à M. de Pienne.*

Plaît-il ?

MORINZER, *à part.*

Oh ! la Bégueule !

(*Durement & la tirant par le bras.*)
Madame, au nom de Dieu, tournez-vous un moment
De mon côté.

LA MARQUISE.

Monfieur, que puis-je faire ?

Mais sur-tout parlez promptement.
Quel est Monsieur ?

MORINZER.

Mon nom ne fait rien à l'affaire.
J'étois tout-à-l'heure agité
D'un trouble bien involontaire,
Mais à présent, puisqu'il ne faut rien taire,
Je suis fort impatienté,
Fort étonné, fort en colère,
De votre ton de folle & de l'air éventé....

M. DE PIENNE, *vivement.*

Monsieur !....

LA MARQUISE, *sur le même ton.*

Quoi ! m'insulter ?....

(*Elle s'arrête & regarde Morinzer, comme quelqu'un qu'on cherche à reconnoître.*)

Mais que je me rappelle....
Eh, oui ; je l'ai vu quelque part.
Oh ! c'est mon homme.... Oui, sa figure est telle :
Voilà ses yeux ardens & son maintien hagard.
(*Elle part d'un grand éclat de rire.*)
C'est lui !

MORINZER.

Morbleu, Madame, est-ce plaisanterie ?
Parlez-vous sérieusement ?

LA MARQUISE, *riant à gorge déployée.*

Je n'en reviendrai de ma vie....
Oui, c'est mon homme assûrément !

MORINZER.

Mais je ne croyois pas mon abord si plaisant.

M. DE PIENNE.

Qu'avez-vous donc ? Qui peut vous faire rire ?

LA MARQUISE, *riant si fort qu'elle peut à peine parler.*

Attendez, je vais vous le dire.

MORINZER.

O ma raison, j'ai grand besoin de toi !
(*A la Marquise.*)
Riez.... Allons, riez, puisqu'il faut que j'attende
Que votre accès vous passe.

M. DE PIENNE.

En effet ; & pourquoi ?...

LA MARQUISE, *d'une voix coupée par les éclats de rire.*

Monsieur, vous souvient-il ?... Chez certaine Marchande ?...

MORINZER, *la fixant & s'écriant :*

Plaît-il ? ah, la voilà !.. C'est elle... Oui, ventrebleu,
Voilà la maligne femelle
Dont les ris indiscrets... Adieu, Madame, adieu.

LA MARQUISE.

Ah ! souffrez que je vous rappelle.
Pouvons-nous nous quitter, Monsieur, comme cela ?
De vieux amis !

MORINZER.

Moi, l'ami d'une folle !

LA MARQUISE.

Et c'est précisément par là
Que vous devez m'aimer, croyez-en ma parole.

MORINZER.

Non, je choisis mieux mes amis :
D'ailleurs, j'ai contre vous vos sarcasmes, vos ris.
Ah ! je vous remets bien ! ... C'est vous... Adieu, Madame ;
Ce n'étoit pas vous, sur mon âme,
Que je venois chercher ici.
Je venois voir Madame de Sancerre ;
Je n'ai point oublié ce minois si joli,
Qui doit peindre son caractère,
Si la bonté du cœur donne aux traits un air doux.
Je reviendrai lui faire ma visite.
Pour vous, Madame, adieu ; serviteur, je vous quitte ;
Je n'ai jamais aimé les fous.

(*Il sort.*)



SCENE V.

M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

MAIS il s'en va, je crois... L'aventure est unique !
C'est bien le coup le plus heureux.

M. DE PIENNE.

Il n'est rien moins que politique
Ce Monsieur là. Sans détour il s'explique.
Vous vous connoissez bien tous deux.

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

Le personnage !... Ah ! souffrez que je rie.....

Je croyois ne plus le revoir,
Et j'en étois au déſeſpoir;
Je crois d'honneur qu'il m'égale en folie.

M. DE PIENNE.

Je ne ſuis plus ſurpris de ce tranſport joyeux,
Et cet aveu change la thèſe.
Mais où s'eſt offert à vos yeux ?...

LA MARQUISE.

Puiſqu'il faut contenter votre eſprit curieux,
Vous étiez en campagne, & nous, par parenthèſe,
Seules dans cet Hôtel, bâillant tout à notre aiſe,
Après avoir écrit, travaillé, lu, jaſé;
Après avoir tout épuiſé....
« Que faiſons-nous ici, Madame de Sancerre ?
» Sortons, lui dis-je; allons. » Mon projet accepté,
Nous partons, ſans avoir de plan prémédité,
Ni la moindre viſite à faire.

M. DE PIENNE.

Ah! je reconnois bien mes gens.

LA MARQUISE.

Le Boulevard m'ennuie, & je hais la Campagne;
Ainſi, ſans conſulter mon aimable Compagne,
Je fais courir de Marchands en Marchands;
Nous deſcendons enfin, par fantaiſie,
Chez cette femme honnête & ſi jolie,
Qui me fournit toujours & que vous aimez tant.
Elle avoit là dans cet inſtant
Mille charmantes bagatelles,
D'un goût exquis, toutes nouvelles:
Nous regardions, & dans le Magaſin,

A quelques pas de nous, aſſis près d'une table
Étoit l'animal remarquable,
Qu'avec tant de plaiſir j'ai revu ce matin.
Il marchandoit d'un ton bruſque & comique;
Renverſoit toute la Boutique,
Et, qui pis eſt, n'achetoit rien.

M. DE PIENNE.

Continuez; j'écoute. Eh bien?

LA MARQUISE.

La Marchande impatientée,
S'adreſſe à nous, & dit: « Pardon,
» Meſdames, vous voyez que je ſuis arrêtée
» Par Monſieur qui chez moi ne trouve rien de bon.
» Je ſerai plus heureuſe avec vous, je l'eſpere.
» Que ſouhaite, que veut Madame de Sancerre? »
A ce mot, mon original,
Comme frappé d'un ſoudain mal,
S'écrie: » O Ciel! eſt-il bien véritable?
» Madame de Sancerre! » Il renverſe la table,
Et tout ces jolis riens enſemble confondus;
Avec tranſport s'élance par-deſſus;
Accourt vers la Comteſſe, & la bouche béante;
L'œil ſur elle attaché d'un air particulier,
Il s'adoſſe contre un pilier,
Et de cette façon plaiſante
La regarde un quart-d'heure entier.

M. DE PIENNE.

Bon!

LA MARQUISE.

Nous formions une ſcène admirable;

Moi, je riois jusqu'aux éclats;
Sancerre étoit d'un trouble inconcevable;
La Marchande grondant tout bas,
Ramassoit ses bijoux & relevoit sa table,
Et notre Original, vers nous tendant les bras,
A son pilier inébranlable,
Attaché comme par un cable,
Regardoit & ne bougeoit pas.

M. DE PIENNE.

A merveille!

LA MARQUISE.

Sancerre enfin toute interdite,
Au lendemain remettoit sa visite,
Et, malgré moi, m'entraînoit pour sortir,
Quand le comique Personnage,
Comme un éclair, s'élançant au passage,
Et ne pouvant nous retenir,
S'est écrié: « Souffrez.... je vous conjure;
» Prenez ma main jusqu'à votre voiture »,
Après ces mots, dits d'un ton singulier,
Il a saisi la main de la Comtesse,
Qui ne savoit, dans sa détresse,
Que répliquer à son fol Ecuyer;
Mais lui, sans lui donner le loisir de répondre,
En mots presque inarticulés,
A dit rapidement: « Tous mes vœux sont comblés.
» Ah! Madame, enchanté!... Que je me sens confondre;
» Qui me l'eut dit? Grand Dieu! tout est changé!
» J'aurai l'honneur.... Vous voudrez bien permettre....
» Ah! quel bonheur, si vous daigniez promettre!....
» Oui, je l'espere, & tout est arrangé ».....

Comme il continuoit ſon plaiſant bredouillage ;
Nous avons joint notre équipage,
Et nos chevaux propices à nos vœux,
Ont ſu nous délivrer d'embarras toutes deux.

M. DE PIENNE.

Et vous ne ſavez pas quel homme ce peut être ?

LA MARQUISE.

Non.

M. DE PIENNE.

Ce Monſieur pourtant eſt fort bon à connoître ;
C'eſt une liaiſon qu'il faudroit cultiver ;
De tels originaux ſont rares à trouver.
J'aurois voulu vous voir : vous étiez bien contente,
Car plus la ſcène étoit extravagante,
Plus elle a dû vous amuſer.

LA MARQUISE.

Oui, je ne cherche pas à vous le déguiſer,
J'étois-là dans mon centre.

DE PIENNE.

Oh ! je le crois ſans peine,
N'eſt-il pas vrai qu'un doux penchant
Vers ce Monſieur tant ſoit peu vous entraîne ?

LA MARQUISE.

Vous êtes un impertinent.

DE PIENNE.

Ce n'eſt pas la le mot, c'eſt véridique.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vous munis de mon conſentement ;

Arrangez notre hymen, cela ſera charmant
Et nous ferons un couple unique.

M. DE PIENNE.

Mais, non, je ne ſuis pas preſſé;
Qu'il ſe paſſe de mon office;
Et tout compté, tout balancé;
Vrai, ce ſeroit une injuſtice.
Pour obtenir le don de votre foi,
S'il faut de ſa raiſon faire le ſacrifice,
Depuis aſſez long-tems, je croi,
J'extravague à votre ſervice.

LA MARQUISE.

Oh, pour cela, c eſt vainement;
Je vous le dis, & du fond de mon âme;
Je vous aime trop tendrement
Pour être jamais votre femme.

M. DE PIENNE.

Le paradoxe eſt excellent.
Vous m'aimez? ....

LA MARQUISE.

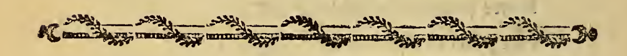
Ecoutez, écoutez, je raiſonne;
A préſent, je le crois, notre commerce eſt doux;
Si j'ai quelques ſecrets, je vous les abandonne;
N'en ayant pas pour moi, je n'en ai point pour vous.
Me paroiſſez-vous triſte, un ſeul mot de ma bouche
Diſſipe les ſoucis qu'on a pu vous donner:
Et quelque revers qui me touche,
J'oublie en vous parlant qu'il faut me chagriner:
Nos petits différens ſont querelles badines:
Chaque jour qui ſe leve eſt pour nous un beau jour;

Nous reſpirons..... de loin les roſes de l'Amour,
Mais c'eſt pour éviter d'en ſentir les épines.
Comme nous ſommes diſpenſés
D'accorder par devoir mon goût avec le vôtre;
On nous voit toujours empreſſés
De ſentir, de penſer, d'agir l'un comme l'autre.
Mais ſi l'Hymen, d'un mot dit ſans retour,
Venoit donner un air de conſiſtence
Aux propos légers de l'Amour;
Mon cher de Pienne..... Ah, quelle différence!
Je ferois ſerment d'obéir;
Et je ſens mon inſuffiſance,
Je ne pourrois pas le tenir.
Il me prendroit quelque lubie,
Ma pauvre tête en eſt remplie:
Le premier mois, & vû la nouveauté,
» Ma chere, ma plus tendre amie,
Me diriez-vous avec aménité;
» Convenez avec moi, que votre fantaiſie
» N'eſt qu'un léger trait de folie.
» Mais vous vous amuſez, je vous connois trop bien,
» Vous êtes raiſonnable, & vous n'en ferez rien.
Je recidiverois, car je ſuis très-fautive:
Alors, & c'eſt le ſecond mois,
Avec une inſtance plus vive,
Vous me diriez, en élevant la voix:
» Ma femme, je vous en conjure,
» Abjurez un projet inſenſé de tout point;
» C'eſt une extravagance pure,
» Que vous ne vous permettrez point;
Juſqu'à préſent la requête eſt polie;
Mais le troiſieme mois, à la fin du quartier;

Ce n'eſt plus, » ma plus tendre amie,
» Je vous conjure, je vous prie;
C'eſt un bon mari, tout entier,
Qui, d'un air ſec, me dit: » Madame;
» Je ne veux point, je n'entens pas
» Que de ce que je dis on ne faſſe aucun cas;
» Obéiſſez, c'eſt le lot d'une femme.
Non, mon ami, jamais: non, je n'obéirai:
Et, pour le bonheur de votre ame,
Jamais je ne me marierai.

M. DE PIENNE.

Jamais? ô ciel! Mais du moins que j'obtienne.....



SCENE VI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

M. DE PIENNE, *à la Comteſſe.*

AH, Madame! venez, j'ai grand beſoin de vous.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur de Pienne?
La Marquiſe eſt-elle en courroux?
Quelle diſpute a-t-elle?.....

LA MARQUISE.

Oh! diſpute, entre nous,
C'eſt du plus loin qu'il me ſouvienne;

Non

Non pas ; c'eſt que Monſieur veut que je me marie.

LA COMTESSE.

A qui donc ?

LA MARQUISE.

Mais à lui.

LA COMTESSE.

Comment ! c'eſt pour cela ?

LA MARQUISE.

Oh ! jamais il n'en rabattra ;
Le mariage eſt ſa folie.

LA COMTESSE.

Elle eſt louable.

M. DE PIENNE.

Eh bien, j'ai beau repréſenter
Qu'il y va du bonheur, du ſort de notre vie ;
On ne veut rien, rien écouter.

LA COMTESSE.

Allez, nous ſçaurons la réduire ;
Monſieur de Montalais ſur elle a quelque empire.....

LA MARQUISE.

Ah, je l'attens !

LA COMTESSE.

En vain vous voulez réſiſter ;
Gageons que, devant lui, vous n'oſez vous dédire.

LA MARQUISE.

Ne m'en défiez pas.

LA COMTESSE.

Et que riſquai-je ? Rien.
De Pienne eſt trop aimable, & vous le ſavez bien.

LA MARQUISE.

Paix donc ! falloit-il le lui dire ?

M. DE PIENNE.

Oui, de ce joli compliment
Je fais difcerner humblement
Tout ce qui n'eft que politeffe.....
Mais pardonnez à mon ivreffe,
Avec tranfport j'accepte comme Amant
Tout ce qui flatte ma tendreffe.

LA MARQUISE.

Comment fe fâcher contre lui ?
Mais à propos, il faut que je vous conte.....
Il eft venu.

LA COMTESSE.

Qui ?

LA MARQUISE.

Notre Ami.

LA COMTESSE.

Lequel ?

LA MARQUISE.

L'extravagant, l'homme au pilier.

LA COMTESSE.

Quel conte ?

LA MARQUISE.

Tout à l'heure il étoit ici.

LA COMTESSE.

Mais vous plaifantez, j'en fuis fûre.

LA MARQUISE.

Non. Demandez. Non, d'honneur, je vous jure.
J'en ai bien ri... Cet homme eſt vraiment fou !
Il eſt venu, ſortant je ne ſais d'où,
Criant toujours, comme à ſon ordinaire,
Qu'il vouloit voir Madame de Sancerre.
Je l'ai trouvé dans cet appartement,
Peſtant ſur ſa méſaventure,
Et réuniſſant plaiſamment
La douceur au courroux, la prière à l'injure.
A la première vue, oh! du premier abord,
J'ai reconnu le perſonnage.
Il s'eſt rappellé mon viſage,
Et nous avons tous les deux pris l'eſſor.
J'ai cru que je mourrois de rire.
Lui, ſur qui la gaité ſans doute a peu d'empire,
S'eſt aviſé de ſe fâcher.
Son courroux, loin de me toucher,
A redoublé mes ris & mon joyeux délire.
Enfin le cœur gros & navré,
Me maudiſſant de votre abſence,
Après avoir peſté, crié, juré,
Le déloyal s'eſt retiré
Sans nous faire la révérence.

LA COMTESSE.

Mais d'où me connoît-il ? Quel eſt-il ?

LA MARQUISE.

Je ne ſais.

LA COMTESSE.

J'eſpère que voilà ſa dernière viſite.

LA MARQUISE.

Oh ! non pas, s'il vous plaît. Vous n'en êtes pas quitte.
Il reviendra, Madame, & ses vœux empressés...

M. DE PIENNE.

Mais, si facilement vous pouvez l'éconduire ! ....
Si c'est l'amour qui près de vous l'attire,
Votre hymen avec Montalais
Doit renverser tous ses projets.
Accordez-lui ce soir une audience,
Ce sera celle de congé.

LA MARQUISE.

Pour votre hymen tout est-il arrangé ?
Autant que vous je meurs d'impatience.

LA COMTESSE.

Oui, nous terminerons ce soir.

LA MARQUISE.

O ce cher Montalais ! je brûle de le voir.
Mais qu'il a dû s'ennuyer en campagne,
Loin de sa chère & fidelle compagne,
Et loin de moi qu'il aime avec excès !

LA COMTESSE.

Ah ! nous éprouvions tous la même impatience:
Mais il fuit à grands pas de ses tristes forêts.
C'est aujourd'hui qu'on juge son procès.
L'affaire est de grande importance,
Tous ses biens à venir dépendent du succès.
Autant que nous, d'ailleurs, il souffre de l'absence.
Ce que je sens, son cœur l'éprouve aussi.
Croyez qu'il fera diligence ;

Il ſait bien qu'avec moi l'amour l'attend ici.

LA MARQUISE.

L'Hymen, l'Amour & la Juſtice,
Voilà de l'occupation.

M. DE PIENNE.

Et tous les trois, dans un accord propice,
Vont du ſceau du bonheur marquer votre union.

LA COMTESSE.

Je réponds de l'amour. J'aime & je ſuis aimée ;
L'Amour & la Raiſon nous uniſſent tous deux.
Oui, Montalais eſt l'objet de mes vœux,
Et je ſuis tout pour ſon ame enflammée.
La fortune de Montalais
Eſt attachée au gain de ſon procès.
Mais s'il le perd, ſon ſort ne ſera point funeſte ;
Je ſuis riche & mon cœur lui reſte.
Par l'amour le plus tendre unis dès le berceau,
Il s'accrût en nous avec l'âge :
Mais au mépris d'un feu ſi beau,
Sancerre à mes parens parla de mariage ;
Et forcée à ſubir cet horrible eſclavage,
De l'Hymen, en pleurant, j'allumai le flambeau.
Montalais perdit tout, juſques à l'eſpérance.
D'une fille de qualité
Qui, ſans compter une fortune immenſe,
A l'eſprit, aux vertus, uniſſoit la beauté,
On lui propoſa l'alliance :
« Non, non, répondit-il, mon ſort eſt arrêté ;
» Je ne ſerai jamais, puiſque le Ciel l'ordonne,
» Au tendre objet qui m'avoit enchanté,

» Mais ma main, ni mon cœur, ne feront à perfonne ».
O mon cher Montalais ! A ta fidélité
Je dois l'heureux efpoir où mon cœur s'abandonne :
J'ai retrouvé ma liberté ;
Tu fis tout pour l'amour, & l'amour te couronne.

M. DE PIENNE.

Qu'il eft doux d'infpirer de pareils fentimens !

LA COMTESSE.

Il eft plus doux encor de fe les reconnoître.
Le fort de votre ami, balancé fi long-tems,
Par moi fera fixé peut-être.
Pourquoi mes biens ne font-ils pas plus grands,
Puifqu'il en doit être le Maître ?
Je les lui cède tous, je n'ai plus rien à moi.
Qu'il foutienne le nom d'une famille illuftre :
Je ne prétends, je ne veux d'autre luftre
Que fon amour & le don de fa foi.

LA MARQUISE.

Ah ! que cet Oncle & fi bon, & fi fage,
Qui vous légua fon bien dans fes derniers momens,
S'applaudiroit de fon ouvrage,
S'il pouvoit voir le bon ufage
Que vous faites de fes préfens !

LA COMTESSE.

Au Comte d'Eftelan, peu riche par moi-même,
Je dois tout mon bonheur & l'aifance où je fuis ;
Mais je n'acceptai point, fans une peine extrême,
Ce qui de droit revenoit à fon fils.
Si l'amour, de ce fils égara la jeuneffe,
Si, fans l'aveu d'un père, il contracta des nœuds

Que de ſon ſang réprouvoit la nobleſſe,
Il fut toujours excuſable à mes yeux.
Un père peut, dans ſa colère,
Déshériter ſon fils par un arrêt ſévère,
Mais c'eſt un châtiment toujours trop rigoureux,
Et ce n'eſt point à des parens avares
D'engloutir de leurs mains barbares
Les dépouilles d'un malheureux.
Je n'acceptai ces biens qu'on me forçoit de prendre,
Que pour les conſerver à celui que la loi
N'en devoit point priver pour moi;
Et j'étois prête à les lui rendre;
Je l'avois découvert enfin, lorſque la mort
Légitima mes droits en terminant ſon ſort.
Qu'au moins cet héritage immenſe,
Que je n'attendois pas, qui ne m'étoit point dû,
Serve en mes mains de récompenſe
A la pauvreté noble, ainſi qu'à la vertu.

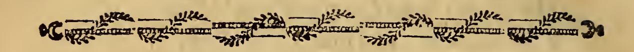
M. DE PIENNE.

Je vous reconnois-là, ce trait de bienfaiſance...

LA COMTESSE.

Ne louez pas ce qui n'eſt qu'un devoir.





SCENE VI.

M. DE PIENNE, SAINT-GERMAIN, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *à la Comtesse.*

Un Négre fort bien mis m'a donné cette Lettre,
Qu'entre vos mains je dois expreſſément remettre.

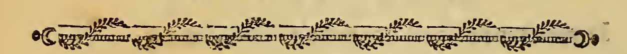
LA COMTESSE.

De quelle part?

SAINT-GERMAIN.

Je n'ai pu le ſavoir;
Il ne m'en a rien dit.

(Il ſort.)



SCENE VII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Voulez-vous bien permettre?

LA MARQUISE.

Des façons avec vos amis!

LA COMTESSE, *après avoir lu les premieres lignes tout bas.*

Eſt-ce un ſonge ?... Ecoutez ; vous ſerez bien ſurpris !

(*Elle lit.*)

« MADAME,

» ON prend ici de longs détours pour s'expliquer ; au » bout d'une heure on n'a rien dit ; moi, je parle pour » être entendu. Voici le fait. Je vous aime de tout mon » cœur. J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai vu » des femmes de toutes les contrées & de toutes les » couleurs ; mais d'un Pôle à l'autre on chercheroit en » vain votre égale.

» J'ai été ce matin chez vous ; vous n'y étiez pas, » & j'en ai été bien fâché, car j'avois grande envie de » vous voir ; je n'ai trouvé que cette Dame qui vous » accompagnoit l'autre jour chez la Marchande de » Bijoux ; elle eſt jolie auſſi cette Dame-là, & elle rit » beaucoup ; mais elle rira tant qu'il lui plaira, ſur ma » parole, elle ne vous vaut pas. Venons à nos affaires.

» J'ai de la naiſſance, je n'en ſuis pas fâché ; je » poſſéde une grande fortune, j'en fais cas. Le par- » tage de ſix millions, des pierreries tant que vous vou- » drez ; cent Eſclaves pour vous ſervir ; de ſuperbes ha- » bitations dans le plus beau pays du monde ; un Mari, » jeune encore, franc, bon, honnête, vaillant ; cela vous » convient-il, Madame ? Il faut me répondre très-vîte, » s'il vous plaît, car je dois bientôt repaſſer les mers. » Parlez vrai, je m'arrangerai en conſéquence. Nous » nous connoiſſons beaucoup, quoique nous ne nous » ſoyons vus qu'une fois. Une affaire importante m'a

» conduit ici ; elle vous regardoit d'une façon, à pré-
» ſent elle vous regarde d'une autre. Ceci n'eſt pas clair,
» je vous l'expliquerai.

» J'ai l'honneur d'être, Madame, avec un profond
» reſpect, la paſſion la plus vive & la plus ardente,

Votre très-humble & très-
obéiſſant Serviteur,
CHARLES MORINZER.

Et par apoſtille.

» Votre réponſe au plutôt : me voulez-vous ? Ne me
» voulez-vous pas ? Dites oui ou non.

LA MARQUISE.

Oh ! l'admirable ; oh ! la bonne aventure !
Il eſt parfait l'original !
Son ſtyle eſt comme ſa figure. . .
Mais le moindre délai pourroit être fatal. . . .
Eh vîte, eh vîte ! . . .

M. DE PIENNE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Du papier, une plume.

(*A la Comteſſe.*)
Je répondrai pour vous ; ce n'eſt pas la coutume ;
Mais il n'importe, & ce ſera bien bon.

LA COMTESSE.

Etes-vous-vous folle ? . . . Mais que pourrez-vous lui dire ?
Il veut une réponſe.

LA MARQUISE.

Eh bien, je vais l'écrire.

(*Prenant la Lettre.*)

Voyons... Que dit Monſieur Charles Morinzer ?

(*Liſant.*)

« Me voulez-vous ? Ne me voulez-vous pas ? Dites oui
» ou non. »

(*Elle écrit au milieu d'une grande feuille de papier & en gros caractères :* NON.)

LA COMTESSE.

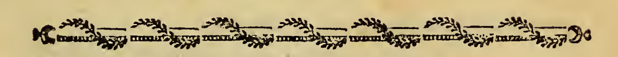
Que faites-vous ?

M. DE PIENNE.

Mais c'eſt une folie.

LA MARQUISE.

Je plie & vais cacheter le Billet.
A la réception de ce tendre poulet
Le Morinzer, je le parie,
Extravaguera tout-à-fait.
Il faudra l'enfermer.... Saint-Germain.



SCENE VIII.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, ST-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à Saint-Germain.*

VAs remettre.

LA COMTESSE.

Mais arrêtez... Non, je ne puis permettre....

LA MARQUISE.

Je voudrois être là pour entendre ſes cris.

LA COMTESSE.

Saint-Germain....

LA MARQUISE.

Pars, je le veux.

SAINT-GERMAIN.

J'obéis.

M. DE PIENNE.

La plaiſanterie eſt unique.

SAINT-GERMAIN.

Irai-je ?

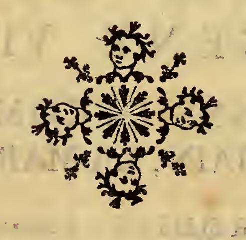
M. DE PIENNE.

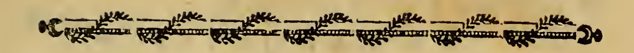
Eh, oui.

LA MARQUISE.

Vas donc.

(Il ſort.)





SCENE IX.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

MAIS il ſe fâchera.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Son amour eſt comique,
Son courroux nous déſennuiera.

LA COMTESSE

En vérité, ma chère Amie,
Vous êtes folle.

LA MARQUISE.

Eh mais, j'en conviens bonnement.
O Charles Morinzer, que je vous remercie!
Vous êtes un homme charmant!
Il va crier, jurer, faire un bruit effroyable;
Nous allons le voir revenir
Dans une rage inconcevable.
Cela doit faire une ſcène admirable!
Apprêtons-nous à nous bien divertir.

LA COMTESSE.

Il eut été beaucoup plus raiſonnable
De ne pas prendre garde à cet Original:
Sa lettre au fond ne fait ni bien ni mal,

Et ne méritoit pas votre folle réponse.

LA MARQUISE.

Vous êtes trop sensée; allez, je vous renonce.



SCENE X.

M. DEPIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Madame.....

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE LAQUAIS.

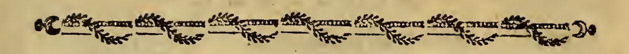
Monsieur d'Elvoir
Votre Notaire, est là.

LA COMTESSE.

Je vais le recevoir.

(Il sort.)





SCENE XI.

M. DE PIENNE, LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Ah, mon cher Comte, écoutez, je vous prie...

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous ?

LA COMTESSE.

Ne pourroit-on savoir
Ce qu'est ce Morinzer, & par quelle manie
Cet homme-là me rend le but de sa folie ?
Allez, je vous supplie, & tâchez de le voir.
Et sur-tout, s'il vous est possible,
Détournez-le de revenir.
(*La Marquise fait signe au Comte de n'y point aller.*)
Cette scène pour moi ne sera pas risible.
Je ne crois pas devoir si fort m'en réjouir.

M. DE PIENNE.

Avec bien du plaisir je ferai le message,
Vous n'avez pas besoin de m'en presser :
Mais d'un semblable personnage
Il sera mal-aisé de vous débarrasser.

LA COMTESSE.

Il n'importe, essayez. Avec impatience
Nous attendrons votre retour.

M. DE PIENNE.

Je vais vous obéir & ferai diligence.
(*A la Marquise.*)
Adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Adieu, Monsieur. Bon jour.
(*Le retenant comme il va pour sortir.*)
Ecoutez, écoutez : par votre complaisance,
Vous me taxez d'extravagance,
Mais songez que j'aurai mon tour ;
Et gardez-vous, après ce trait d'impertinence,
De me parler jamais de votre amour.

LA COMTESSE.

Autre folie !

M. DE PIENNE.

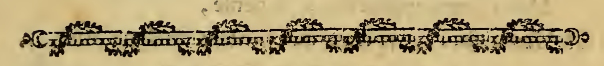
Oh, oui ; mais rien ne me rebute.
(*A la Marquise.*)
Vous l'avez dit cent fois, & je n'y crois jamais.
Un caprice fait la dispute,
Un caprice fera la paix.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Qu'ils sont plaisans tous ces Notaires !
Pour expliquer les choses les plus claires
Ils ont des mots si durs, des termes si mal faits,
Un si mauvais genre d'écrire,
Qu'on est tout étonné lorsqu'on vient à les lire,
De ne pas même entendre le François.

LA COMTESSE.

Ne faut-il pas se prêter à l'usage ?
C'est le style du bon vieux tems.

LA MARQUISE.

On pouvoit parler ce langage
A nos ayeux. C'étoient de bonnes gens
Qui n'en savoient pas davantage :
Mais j'ai droit à présent d'exiger, vu mon âge,

Que l'on me parle au moins la langue que j'entens.

LA COMTESSE.

Vous avez bien raiſon, mais votre plainte eſt vaine.
Eſt-ce le ſeul abus que l'on auroit, ſans peine,
Bien-tôt détruit, ou du moins corrigé,
Et dont nous ſupportons la chaîne
Par pareſſe ou par préjugé?
Mais l'heure approche, je le penſe,
Où Montalais. . . . . je crois que j'entens quelque bruit. . . .

LA MARQUISE.

Ah! votre cœur rempli d'impatience
Vole vers Montalais, le devance ou le ſuit.

LA COMTESSE.

Oui, je l'attens. . . . . je ſuis impatiente. . . . .

LA MARQUISE.

Et c'eſt un tourment que l'attente.
Pour moi, j'attens auſſi, mais c'eſt pour quereller.

LA COMTESSE.

Qui? ce pauvre de Pienne?

LA MARQUISE.

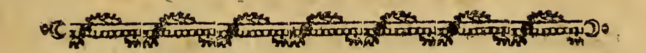
Oui, je vous le proteſte.

LA COMTESSE.

Un peu de pitié.

LA MARQUISE.

Non, je veux le déſoler
Mais ne le plaignez pas, il n'eſt jamais en reſte.



SCENE II.

LA COMTESSE, SAINT-GERMAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

AH, voilà Saint-Germain ! Eh bien, notre billet
A-t-il produit un bon effet ?
Le Charles Morinzer eſt déſolé, je gage.

SAINT-GERMAIN.

J'ai rempli ma commiſſion :
Mais ne me chargez plus d'un ſemblable meſſage.
Il a penſé m'en coûter bon.

LA MARQUISE.

Comment donc ?

SAINT-GERMAIN.

Il entend fort mal le badinage,
Ce Monſieur-là.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? Que t'eſt-il arrivé ?
Mon ſtyle a-t-il fait des merveilles ?

SAINT-GERMAIN.

Chez ce diable de réprouvé
J'aurois ma foi laiſſé mes deux oreilles,
Si prudemment je ne m'étois ſauvé.

LA MARQUISE.

Comment, il eſt fâché ? La ſcène eſt admirable!
Contes nous..... contes donc.

SAINT-GERMAIN.

Avec votre billet,
Dont je ne croyois pas, s'il faut vous parler net,
Le contenu ſi redoutable ;
A l'aide d'un maître valet,
Qui me guidoit d'un air capable,
J'ai pénétré juſqu'en un cabinet
Où ſiégeoit ce Monſieur. Là, d'un air agréable,
J'ai fait mon petit compliment,
Sans verbiage, & fort adroitement.
» Voilà, Monſieur, ai-je dit, une lettre
» Que Madame, en vos mains, m'a chargé de remettre.
—» Madame ?—Eh oui, Monſieur.—Maraut, Madame qui ?
—» Eh mais, Monſieur, Madame de Sancerre.
— » Madame de Sancerre ? — Oui, je vous le jure, oui.
— » Que ne parlois-tu donc, coquin ? Pourquoi te taire?
» Donne donc, pourſuit-il avec vivacité ;
» Un billet d'elle-même ? Oh, l'admirable femme !
» De mes tourmens elle a pitié.
» Le beau viſage ! la belle ame ! »
Tout en diſant ces mots ; il rioit, il chantoit,
Me careſſoit, baiſoit votre lettre, ſautoit.
Mais, ô grand Dieu, quelle métamorphoſe !
A peine le billet eſt-il décacheté.......
Je ſuis de ſa fureur encore épouvanté.
» Non..... ô ciel! Quoi, dit-il, c'eſt un Non? Quoi, l'on oſe!..
» Un Non tout court! Quoi, ce malin démon
» Par qui, depuis dix jours, j'ai l'eſprit en délire ;

» Ce lutin rit de mon martyre ;
» Et, pour mieux m'insulter, affecte de n'écrire
» Qu'une syllabe, & c'est un Non!
» Petit monstre, que je déteste.....
» Que j'aime.... que j'adore : oh, je perds la raison.
» Et toi, maraut ? — Monsieur, je vous proteste,
» J'ignorois son intention.
— » Tu ris, coquin, & veut me faire accroire.....
» Tu n'étois pas au fait d'une trame aussi noire ?
» Tu ris encore ?.... Ah, maudit postillon !
» Tiens, sois payé de ta commission ».
A ces mots, un soufflet..... Non, homme de sa vie,
Si bien qu'un soufflet soit donné,
N'en a jamais reçu, je le parie,
Qui fut mieux conditionné.
» Sors de chez moi, malheureux, ou j'atteste.....
» Sors, poursuit-il. — Eh, Monsieur, volontiers. »
Et lestement, gagnant les escaliers,
Je suis sorti sans demander mon reste.

LA MARQUISE.

Le trait est du dernier plaisant.
Cette aventure est impayable !

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, moi, je me donne au diable
Si je vois là rien d'amusant.

LA MARQUISE.

N'auriez-vous pas voulu vous y trouver présente ;
Voir la figure extravagante
Du Morinzer gesticulant,
Chantant, riant, jurant, battant ?
Il en a fait un tableau qui m'enchante.

LA COMTESSE.

Ce pauvre Saint-Germain ! il eſt tout ſtupéfait.
Votre gaîté l'humilie & l'afflige.
Tiens, mon pauvre garçon, prens cela ; prens, te dis-je :
C'eſt pour te conſoler du malheureux ſoufflet.

(*Elle lui donne de l'argent.*)

LA MARQUISE, *arrêtant Saint-Germain, qui va pour ſortir, & lui donnant auſſi de l'argent.*

Attends... Tout en riant, Germain, je ſuis ſenſible
A ton pitoyable accident.
Tiens, mon ami... Mais cependant,
N'eſt-il pas vrai que le fait eſt riſible ?

SAINT-GERMAIN.

Oui, je commence à le trouver plaiſant.

LA COMTESSE.

Laiſſes-nous.

(*Il ſort.*)



SCENE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien, quoi ? vous me faites la mine ?

LA COMTESSE.

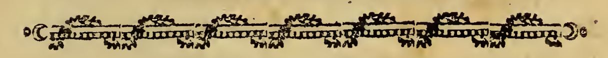
Vous m'avez compromiſe & je ſuis très-chagrine
D'être pour quelque choſe...

LA MARQUISE.

Eh non, tout va fort bien.

LA COMTESSE.

Ah! j'apperçois de Pienne.



SCENE IV.

LA COMTESSE, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH bien, Monfieur?

LA COMTESSE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Charles de Morinzer? Qu'avez-vous appris?

M. DE PIENNE.

Rien.

On ne fait dans fon voifinage,
Ni ce qu'il fût, ni ce qu'il eft.
Hors deux Noirs, de fes Gens aucun ne le connoît.
Ils penfent tous qu'il eft de haut parage.
Grand Hôtel, beaux chevaux, magnifique équipage,
Un luxe recherché, le train le plus complet.
Inconnu dans Paris, dont il n'a nul ufage;
Il y vient d'arriver, felon ce qui paroît,
Après un affez long voyage.

J'ai consulté jusqu'au moindre Valet,
Ils n'en savent pas davantage;
Les Nègres sont instruits, mais gardent le secret.

LA MARQUISE.

Voilà de quoi me mettre à la torture.
Monsieur, si vous avez la moindre humanité,
Il faut savoir le mot de cette énigme obscure;
Ou je deviendrai folle... Oh, oui, je vous le jure,
Folle... Folle n'est rien, mon sort est arrêté;
Vous me perdrez, Monsieur; dans trois jours, j'en suis sûre
Et je mourrai de curiosité.

M. DE PIENNE.

Vraiment la maladie est des plus sérieuses,
Et déja dans vos yeux je vois un feu mutin:
Cela pourroit avoir des suites dangereuses.
Je serai votre Médecin.

LA COMTESSE.

Vous plaisantez, & moi je ne suis point tranquile;
Cet homme m'inquiéte, & la Lettre incivile
Que Madame...

M. DE PIENNE.

Pourquoi vous en inquiéter?
Quel sujet auriez-vous de le tant redouter?

LA MARQUISE.

Ma Lettre incivile!... Et j'endure
De sang-froid une telle injure!
Incivile! aux dépens des fous
Il n'est donc plus permis de rire?
Ah! laissez-nous de grace un passe-tems si doux

Si vous nous retranchez le plaiſir de médire ;
Le perſifflage & la ſatyre ;
A quoi donc nous réduiſez-vous ?

M. DE PIENNE, *à la Comteſſe.*

Mais ſans doute, Madame, ah ! ſoyons équitables ;
Grace pour les talens aimables.
Médire eſt un amuſement
Honnête & point du tout méchant ;
La ſatyre un plaiſir humain & charitable ;
Le perſifflage eſt ſi décent,
D'un ſi bon ton, ſi raiſonnable !
Ah ! le perſifflage eſt charmant !

LA MARQUISE.

Monſieur de Pienne, en véritable amie,
Je crois devoir vous avertir
Que pour le bonheur de ma vie,
Je ne vous aime point, & n'en ai nulle envie ;
Mais que vous finirez par vous faire haïr.
Je raille, & n'entends pas du tout la raillerie.

M. DE PIENNE.

Je ferai mon profit de l'Avertiſſement.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas, la plus vive tendreſſe
Sur vos deux cœurs agit également ;
Et vous vous querellez ſans ceſſe ?

M. DE PIENNE.

Eh mais, c'eſt par rafinement.
Toujours la paix, à la longue elle ennuie.
On ſe brouille un petit moment ;

On ſe boude, l'on s'injurie;
Pour ſauver la monotonie,
Il faut un raccommodement;
Et puis on s'aime à la folie
Juſqu'au premier évènement:
C'eſt ainſi que l'on remédie
A l'uniformité des ſcènes de la vie.

LA MARQUISE.

Vous arrangez tout cela joliment.

M. DE PIENNE.

Mais j'oubliois un fait d'aſſez grande importance,
Et qui doit vous tranquiliſer
Sur Charles Morinzer: malgré ſon opulence;
C'eſt ce que m'en ont dit ceux que j'ai fait jaſer;
Il eſt humain, généreux & ſenſible.
D'un accueil aſſez bruſque & pourtant acceſſible;
Vif, emporté, mais charitable & bon;
Il fait du bien à ce qui l'environne;
Il a bon cœur & mauvais ton:
Enfin ſon ſang, qui pour un rien bouillonne,
Fait que ſouvent il déraiſonne
Avec beaucoup d'eſprit & beaucoup de raiſon.
On vient ainſi de me le peindre.
De tous ceux que j'ai conſultés
Les avis ſe ſont rapportés
Parfaitement; & vous devez peu craindre
Un homme en qui l'on voit toutes ces qualités.



SCENE V.

LA COMTESSE, ST-GERMAIN, M. DE PIENNE, LA MARQUISE.

SAINT-GERMAIN, *très-effrayé.*

MONSIEUR de Morinzer....

LA COMTESSE & LA MARQUISE.

Eh-bien?

SAINT-GERMAIN.

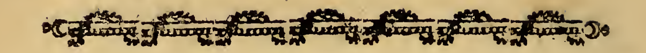
Avec inſtance
A Madame demande un moment d'audience:
Il a les yeux hagards & le ton du courroux.
Ah! ſi Madame en veut croire mon zèle,
Madame en cet inſtant ne ſera pas chez elle:
Cet homme n'eſt pas ſûr, & pourroit...

LA COMTESSE.

Taiſez-vous,
Faites monter.

(*Il ſort.*





SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

Je veux être préſente.
La viſite ſera plaiſante,
Et je vais m'amuſer.

LA COMTESSE.

Non, non pas, s'il vous plaît.
Le Comte vous ſuivra juſqu'en mon cabinet.

LA MARQUISE.

Et pourquoi?

LA COMTESSE.

Je crains vos folies;
Elles ſont toujours bien jolies,
Mais il me faut en ce moment,
Du ſang-froid, du raiſonnement,
Et non point d'aimables ſaillies.

LA MARQUISE.

C'eſt bien dommage, aſſûrément;
L'entretien eût été charmant,
Mais vous allez être obéïe.
(*A M. de Pienne.*)
Puiſqu'avec vous il faut que je m'ennuie,
Venez, Monſieur.

M. DE PIENNE.

L'aimable compliment!
En vérité, vous êtes trop polie.

(*Ils sortent.*)



SCENE VII.

LA COMTESSE, MORINZER.

MORINZER.

Enfin, Madame, je vous vois!
Enfin je vous trouve une fois!
(*Repoussant un fauteuil qu'elle lui présente.*)
Ne vous dérangez pas. Asseyez-vous, de grâce.

LA COMTESSE.

Monsieur!...

MORINZER.

Non, non; je suis fort bien debout.
Asseyez-vous.

LA COMTESSE.

Quand vous aurez pris place.

MORINZER.

Mon Dieu, point de façons. Je n'en veux pas du tout.
Je vais, je viens, je me promène,
Je m'assieds... Qu'avez-vous? Vous respirez à peine.
Vous trouveriez-vous mal? Quoi donc? Je vous fais peur!
Juste Ciel! J'ai bien du malheur!

Je vous déplais... Oui, mon aspect vous gêne...
Qu'ai-je donc fait qui vous doive allarmer ?
Si vous saviez le sujet qui m'amène ?...
Ne tremblez point, Madame, & daignez vous calmer.
Je suis un fou, moins à blâmer qu'à plaindre;
Je suis un fou, mais qui n'est point à craindre.

LA COMTESSE.

Je ne crains rien, Monsieur..... Un peu d'émotion
A votre aspect m'a rendue interdite.
Si j'avois eu quelqu'appréhension,
Je n'aurois pas reçu votre visite.

MORINZER.

Et dix fois; oui, dix fois je me suis présenté
A votre porte... Un maudit Suisse,
Un gros coquin, que l'enfer engloutisse,
Avec son baragouin & son air empâté,
Moi, suppliant, m'a dix fois rejetté.
C'est par votre ordre, & sans cela le traître...

LA COMTESSE.

Je n'avois pas, Monsieur, l'honneur de vous connoître...

MORINZER.

Me connoissez-vous mieux ?

LA COMTESSE.

Il ne tiendroit qu'à vous
De vous faire connoître avec un ton plus doux.

MORINZER.

C'est vrai, j'ai tort, mais telle est ma tournure
Il faut me le passer, & je n'ai pas dessein

De vous faire la moindre injure.
Pardonnez-moi. Je ſuis un franc Marin,
Brave, loyal, honnête au fond de l'ame,
Un peu bruſque, il eſt vrai; dur... Mais j'ai pris mon pli;
Sur la mer on n'a point de femme,
Et l'on eſt honnête homme & point du tout poli.

LA COMTESSE.

J'aime du moins votre franchiſe.
Cela répare tout.

MORINZER.

Oh! pour franc je le ſuis;
C'eſt le naturel du pays.

LA COMTESSE.

Tant mieux, mais permettez, Monſieur, que je vous diſe
Qu'il faudroit prendre un peu l'air, le ton de Paris.

MORINZER.

Je le prendrai.

LA COMTESSE.

Bon!

MORINZER.

S'il faut, pour vous plaire,
Etre galant, je le ferai.
Aimez-moi ſeulement, voilà la grande affaire:
Enſuite à vos deſirs je me conformerai.

LA COMTESSE.

Que je vous aime?

MORINZER.

Eh oui!

LA COMTESSE.

J'ai reçu votre Lettre...

MORINZER.

A propos, daignez me permettre,
Vous qui parlez politeſſe, bon ton;
Votre réponſe à mon épître
Eſt-elle marquée à ce titre?
Non. Un ſeul mot. Rien qu'un mot: un ſeul *Non*
Madame, en vérité vous êtes laconique:
Je vaux bien pour le moins qu'avec moi l'on s'explique.
Je l'avouerai, ce *Non* là me confond.
Les Françoiſes, dit-on, ſont honnêtes, polies?
Vous me prouvez qu'elles ſont bien jolies,
Mais honnêtes... Ma foi ce billet là répond.

LA COMTESSE.

Autant que vous, Monſieur, ce trait me mortifie.
Ne me l'imputez point. Une indiſcrette amie,
Et vainement j'ai voulu l'empêcher,
Pour s'amuſer & par plaiſanterie,
S'eſt malgré moi permis une ſaillie
Qui, vous & moi, Monſieur, a droit de nous fâcher.

MORINZER.

Paſſe quand on ſe juſtifie.
Je gage que ce trait maudit,
Dont vous me ſemblez ſi honteuſe,
Part de la maligne rieuſe
Qui m'a penſé tantôt faire perdre l'eſprit?
J'ai pu vous en croire coupable!...
Pardon, mille pardons.... Avec des yeux ſi doux,
De la malignité, de la hauteur!... Qui, vous?...

Et

Et j'ai pu le penſer !... je ſuis trop condamnable.
Vous ne ſauriez rien faire de blâmable.
Vous pouvez bien déranger mon cerveau,
Me déſoler, m'envoyer au tombeau,
Sans avoir d'autre tort que celui d'être aimable.

LA COMTESSE.

Vous me flattez.

MORINZER.

Je dis la vérité.
A préſent que ſur vous, ſur votre honnêteté
Il ne me reſte plus de doute,
Revenons à l'objet qui m'amène en ces lieux;
Je ne prends pas de chemins tortueux,
Je vais au but, & ſuis tout droit ma route.
Je vous aime, ma Lettre a dû vous le prouver;
Oui, je vous aime, & de toute mon ame;
Voulez-vous m'épouſer, Madame?
Vous ne pouvez jamais trouver
D'époux qui ſache aimer plus tendrement ſa femme.
Mon bien eſt plus clair que le jour,
Et je le prouverai. Ma fortune eſt immenſe;
Je la mets à vos pieds, ainſi que mon amour.
Acceptez-les tous deux, ayez cette indulgence.
Je ne veux point marchander votre main,
Elle n'a point de prix, cette main ſi chérie,
Et ſi, pour l'obtenir au gré de mes ſouhaits
Rien qu'un ſeul jour, on demandoit ma vie,
Ah! de bon cœur je vous la donnerois.

LA COMTESSE.

Combien, Monſieur, vous me rendrez confuſe!
D'un procédé ſi beau mon cœur eſt pénétré....

Pour prix de tout l'amour que vous m'avez montré,
Faut-il vous dire, hélas ! que ce cœur....

MORINZER.

Me refuse ?
Et pourquoi ? Qu'ai-je en moi qui soit si rebutant ?
Je ne suis pas bien beau, mais dans le mariage
Est-ce tout qu'un joli visage,
Le caractère est le point important ;
Lui seul survit à la jeunesse.
Six mois après l'hymen toute illusion cesse,
Et l'on se juge à la rigueur.
La beauté perd son pouvoir séducteur,
On s'accoutume à la figure,
Et l'on se fait à la laideur.
Le tems est le creuset où l'amour vrai s'épure.
L'esprit, le jugement, les qualités du cœur,
Voilà le seul charme qui dure.

LA COMTESSE.

Il est vrai, mais....

MORINZER.

Mais... Mais je vous déplais... Pourquoi ?
Oui, oui, pourquoi ? Quel est mon crime ?
Est-ce de vous aimer ? Hélas ! c'est malgré moi.
Un funeste ascendant m'opprime,
Je vous le jure ; &, sur ma foi,
En dépit de mon cœur l'amour me fait la loi.
Je déteste, à la fois, & j'aime mon Martyre.
Je fuis, mais vainement, l'amour vers vous m'attire ;
Il est par-tout, car par-tout je vous vois ;
Pour mon malheur tout est amour, je crois,
Jusques à l'air que je respire.

LA COMTESSE.

Modérez-vous, Monſieur. Je vois, je plains, je ſens
Le triſte état où je réduis votre ame;
Cependant, pour nourrir cette ſi vive flâme,
Avez-vous conſulté mes ſecrets ſentimens?
Oui, Monſieur, vous m'aimez; mais me ſuis-je obligée
A vous payer du plus léger retour?
En quoi, Monſieur, par votre amour
Envers vous puis-je être engagée?
Daignez écouter la raiſon;
Ne me reprochez pas ce qui n'eſt point mon crime;
Mon cœur qui ſe refuſe à votre paſſion,
Vous offre toute ſon eſtime.
La vôtre m'eſt due... Oui, vous me l'accorderez.
Je ſuis loin d'inſulter aux maux que vous ſouffrez.
Je vois avec horreur ce triomphe biſarre;
Triomphe trop commun dans ce ſiécle inſenſé;
Dont croit jouir une femme barbare,
En déchirant un cœur qu'elle a bleſſé.

MORINZER.

Eh! voilà de tout point ce qui me déſeſpere.
Non, je ne puis vous accuſer de rien.
Il eſt vrai, je vous aime; oui, je vous aime... Eh bien?
C'eſt ma faute à moi ſeul ſi je ne puis vous plaire.
Les volontés ſont libres, j'en convien.
Contre votre rigueur qu'employer? Quelles armes?
De votre côté ſont les charmes,
L'amour, l'amour ſeul eſt du mien.
Mais, dites-moi; répondez-moi, Madame;
Ai-je un Rival? Soyez de bonne-foi;

Ce cœur qui ne peut être à moi,
Brûleroit-il d'une autre flâme ?

LA COMTESSE.

Monsieur....

MORINZER.

Vous hésitez ?... Quel mystere ?... Parlez.
Vous êtes veuve, &... Ciel ! vous vous troublez !
Oui, vous aimez, oui, vous êtes aimée !
Je suis né bon, naturellement doux ;
Mais dans l'ardeur des mouvemens jaloux
Dont je sens mon âme enflâmée,
Je suis un Diable, au moins, je vous en averti.
Je veux voir mon rival, la chose est résolue.
Il faut que je le voye, il faut que je le tue,
Ou qu'il me tue & que tout soit fini.

LA COMTESSE.

Vous abusez, Monsieur, de mon trop d'indulgence.
De quel droit venez-vous chez moi
Pénétrer mes secrets & m'imposer la loi ?
De quel droit ?... J'ai pitié d'un excès de démence
Qui vous emporte malgré vous.
Vous n'écoutez qu'un aveugle courroux,
Et j'y veux opposer toute ma patience.
Je ne vous ai point dit, je pense,
Qu'un autre m'inspira des sentimens plus doux...
Mais cela fût-il vrai, qu'auriez-vous à me dire ?
Maitresse de ma main, ne puis-je disposer
D'un cœur sur qui, Monsieur, vous n'avez nul empire ?
Parce que vous m'aimez : faut-il vous épouser ?

MORINZER.

Oui, si c'est un bonheur pour vous d'être adorée.

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'arrachez un bien cruel aveu ;
Mais je le dois à votre âme égarée.
J'ignore l'art d'entretenir un feu
Dont je ne suis point pénétrée.
Je ne vous aime point, & je n'épouserai
Qu'un homme à qui je plaise & que je chérirai.
Ce seroit vous faire une offense,
Monsieur ce seroit vous trahir
Que vous donner la plus foible espérance
D'un bonheur incertain, fondé sur l'avenir.
Le Ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre.
Ne vous obstinez point, par l'amour emporté,
A troubler ma tranquilité ;
Et travaillons tous deux à vous rendre la vôtre.

MORINZER.

Il faut en convenir, je suis bien malheureux !
Je viens ici pour perdre l'inhumaine,
Pour la réduire à cet état affreux
Où d'un homme irrité me réduisit la haîne:
Je passe les monts & les mers,
Je viens du bout de l'Univers
Dans le dessein de ruiner l'ingrate,
Mon honneur, mon bon droit, tout le veut, tout m'en flatte
De ce qui fût à moi la cruelle jouit,
Je la déteste, je l'abhorre ;
Je veux la voir, je la vois, je l'adore,
Et mon projet s'évanouit.

Savez-vous qui je ſuis, femme injuſte & barbare ?
Soupçonnez-vous le ſort qu'un ſeul mot vous prépare ?
Je ſuis ce malheureux, ce fou ſi déteſté,
Que le pere le plus ſévère,
Dans le tranſport de ſa colère,
Autrefois a déshérité,
Que l'on crut mort, qui vit pour vous déplaire,
Pour vous aimer malgré votre inhumanité......
Je ſuis d'Eſtelan.

LA COMTESSE.

Vous !

D'ESTELAN.

Moi-même.

LA COMTESSE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah ! Montalais !... Je me meurs !

D'ESTELAN.

Malheureux !
Belle Sancerre !... Et c'eſt moi ; moi, qui l'aime...
Dieu ! c'eſt moi qui la plonge en cet état affreux !
(*Il appelle.*)
Au ſecours. Accourez....





SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE D'ESTELAN M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquise.*

EH ! venez donc, Madame.

LA MARQUISE.

Quel bruit ? Quels cris ?

M. DE PIENNE.

O Ciel !

D'ESTELAN.

Je conviens de mon tort :
Je ſuis trop vif... J'ai dit dans mon premier tranſport...
Mais pourquoi refuſer auſſi d'être ma femme ?

LA MARQUISE.

Quoi, c'eſt là le ſujet ?... Votre brutalité....

LA COMTESSE.

Ah, mon amie !

D'ESTELAN

Adorable Sancerre ;
Oubliez ma vivacité ;
Votre chagrin me déſeſpere.
(*A la Marquiſe.*)
Obtenez mon pardon..... Madame, en vérité,

D iv

J'étois troublé par la colere.

(*A M. de Pienne.*)

Monſieur, priez pour moi. . . . . j'aime, je ſuis jaloux ;

J'ai peut-être un rival, un rival redoutable. . . . .

Ah ! vous devez m'excuſer tous.

Je ſuis trop amoureux pour être raiſonnable.

LA MARQUISE.

La folie eſt un mal qui doit ſe pardonner.

Cela peut arriver à la meilleure tête.

Monſieur, on peut déraiſonner,

Mais il faut au moins être honnête.

D'ESTELAN.

Eh, ventre bleu !

M. DE PIENNES.

N'oubliez pas, Monſieur,

Que vous êtes avec des femmes.

D'ESTELAN.

Je reſpecte beaucoup ces Dames;

J'en aime une de tout mon cœur,

Et quoiqu'on ſoit, Monſieur, d'une rudeſſe extrême ;

N'oubliez pas, tout le premier,

Que quoique marin & groſſier,

Je ne puis pas vouloir offenſer ce que j'aime.

M. DE PIENNE.

Je le veux croire, mais enfin. . . . .

LA COMTESSE.

Si vous ſaviez. . . . .

D'ESTELAN.

Laiſſons-là mes fureurs, & mon extravagance ;

Que mes tranſports jaloux ſoient par vous oubliés.
J'ai, je vous le repete, une fortune immenſe ;
Et je vïens la mettre à vos pieds.

LA COMTESSE.

Ah, je vous crois, Monſieur, des biens conſidérables,
Et vous pouvez encor les augmenter.
Oui, je vais, dès ce ſoir.....

D'ESTELAN.

Et veuillez m'écouter !
Sans vous, qu'ont-ils ces biens pour être deſirables ?

LA MARQUISE.

Quelle eſt donc cette énigme ?

M. DE PIENNE.

A quoi tend ce diſcours ?

LA COMTESSE.

Monſieur eſt.....

D'ESTELAN.

Non, Madame, & pourquoi leur apprendre ?
Je ne ſuis rien..... Je n'ai d'autre droit qu'un cœur tendre,
Qu'un cœur brûlant des plus vives amours.....
Acceptez-le, par grace.....

LA MARQUISE.

Il a perdu la tête.

DE PIENNES.

Mais, Monſieur, vous vous égarez.....

LA COMTESSE.

Ah ! ſouffrez que je vous arrête,

Et de Monfieur, quand vous le connoîtrez,
Ainfi que moi, vous jugerez:
Il n'eft point de cœur plus honnête.
Monfieur eft d'Eftelan, mon coufin.....

M. DE PIENNE.

Lui ?

LA MARQUISE.

Qui, lui ?
Comment, il n'eft pas mort !

D'ESTELAN.

Non, & pour tout vous dire,
Je revenois faire valoir ici
Un droit inconteftable, & qu'on n'a pu profcrire.
Je fus jadis un fou..... L'on peut l'être à vingt ans.
Pour une efclave de mon pere
Je brûlai d'une ardeur legere.
La raifon l'éteignit plus encor que le tems :
Mon pere, mal inftruit fans doute,
(*A la Comteſſe*)
M'exhéréda..... Mon bien enrichit la vertu,
Et la beauté, puifque vous l'avez eû :
J'y gagne plus qu'il ne m'en coûte,
Mais jamais cet hymen, il eft vrai, réfolu,
Qui d'un pere abufé m'attira la colere ;
Ce projet fou, d'un âge téméraire,
Ce vil hymen ne fut jamais conclu ;
Et je venois pour rendre la juftice
A mon bon droit, à l'équité propice,
Pour qu'on annulle un teftament,
Qui, s'il ne me ruine, au moins me deshonnore :

Mais je la vois, mais je l'adore,
Et bannis tout reſſentiment.
Loin de vouloir lui ravir ſa fortune,
Et ma vie & mes biens, je lui viens tout offrir.
Notre félicité commune,
L'équité, mon amour, tout doit nous réunir.
Mes amis, je vous en conjure,
Secondez-moi, tâchons de la fléchir.
Par une agréable impoſture
Je ne ſais point embellir mes diſcours.
Mon langage, mon cœur, mon eſprit, mes amours
Sont ſans apprêts, ainſi que la nature :
Mais mon langage eſt celui d'un bon cœur,
Mais ce cœur aime avec idolâtrie ;
Et s'il faut perdre, hélas, l'eſpérance chérie
D'être un jour ſon époux, de faire ſon bonheur,
Soyez aſſez humains pour m'arracher la vie !

LA MARQUISE.

Mais, s'il étoit moins bruſque, il eſt intéreſſant.

LA COMTESSE.

Ah, Monſieur ! comment reconnoître
Un procédé ſi noble & ſi touchant ?
Après les ſentimens que vous faites paroître,
Lorſque vous inſpirez un intérêt ſi grand,
Faut-il, hélas, pour me confondre
Que mon cœur ſoit contraint.....

LA MARQUISE.

Laiſſez, je vais répondre.
Vous êtes fort émue, & je ſuis de ſang froid ;
Je vais diſcuter votre droit.

D'ESTELAN.

Et quel droit, s'il vous plaît?

LA MARQUISE

Mais celui qui subsiste:

Le testament.

D'ESTELAN.

Abus.

LA COMTESSE.

Monsieur, je me désiste
De tout droit à vos biens. L'acte fut-il meilleur,
Eussiez-vous encor plus mérité la colere,
Et la punition sévere
De votre pere & de mon bienfaiteur.....
Vos titres sont incontestables,
Et des miens contre vous je ne veux point m'armer.
Plus les biens sont considérables,
Plus vous devez les réclâmer;
Et moins je dois les garder davantage;
Ils sont à vous, rentrez dans tous vos droits.
L'exacte probité ne connoît point de loix
Qui puisse autoriser le vol d'un héritage.

LA MARQUISE.

Que faites vous?

D'ESTELAN.

Comment?

LA COMTESSE.

Ecoutez-moi, Monsieur.
Quant à l'hymen que vous avez en vue,
De tous les biens que je vous restitue,

Il ne me reſte que mon cœur;
Souffrez que j'en ſois la maîtreſſe.
Je ſens, ainſi que je le dois,
L'honneur que me fait votre choix;
Mais commande-t-on la tendreſſe ?
Plus vous m'aimez, plus je dois de retour
Au ſentiment qui vous anime.
Je ne puis vous offrir que la plus tendre eſtime;
Et l'eſtime eſt trop peu pour payer tant d'amour.
Reprenez tous vos biens. Au bonheur de ma vie
Ils ne contribueroient que médiocrement:
Que l'amitié ſoit le ſeul ſentiment
Qui pour jamais l'un à l'autre nous lie!
Eſt-ce un ſi grand effort ? Vous m'aimiez comme amant,
Aimez-moi comme votre amie.

D'ESTELAN.

Et vous me regardez, cruelle!.... Et vous parlez
Et votre voix enchantereſſe
Dans ce cœur que vous déſolez,
Par les plus doux accens, ajoute à mon yvreſſe;
Et tout en vous, tout eſt fait pour charmer.
Les graces, la beauté, l'eſprit, le caractere;
Vous uniſſez tout ce qu'il faut pour plaire,
Et vous voulez que je ceſſe d'aimer!
Point d'amitié! Non, mon ame brûlante
Ne peut ſe contenter d'un ſentiment ſi froid.
A de l'amour c'eſt de l'amour qu'on doit:
Soyez ma femme, mon amante,
Et que rien que la mort ne briſe nos liens.
Moi, j'irois reprendre vos biens!
Je ne ſuis que trop riche, & cela m'importune.

Que me feroit, fans vous, la plus hautefortune?
C'eft vous feule, c'eft vous que je veux; oui, vous, vous.
Je veux que vous foyez ma femme;
Et, malgré vous; oui, malgré vous, Madame;
Il faut que je fois votre époux.

LA MARQUISE.

Il eft fort, celui-là!

M. DE PIENNE

Que pouvez-vous prétendre?
Eh, quels feront vos droits, quand Madame confent
A renoncer pour vous au teftament?

LA COMTESSE.

Oui, Monfieur, dès ce foir je faurai tout vous rendre.

D'ESTELAN.

Et moi, Madame; & moi, je ne veux rien reprendre;
Je veux plaider.

LA COMTESSE.

Plaider! Vous, Monfieur? Et pourquoi?
Je rends tout.

D'ESTELAN.

Il m'importe, & je veux plaider, moi.
Nous plaiderons.

LA MARQUISE.

Si j'étois à fa place
Je ne vous ferois point de grace;
Homme groffier, homme entêté!
Vous plaidez par malice; & craintive, elle n'ofe....
Elle a bon droit & gain de caufe.
Déshérité!..... Cent fois déshérité.

LA COMTESSE.

Et laiſſez donc.

D'ESTELAN.

Non, non, qu'elle pourſuive,
Contre votre beauté, contre ce ton ſi doux,
Qui me déſarme & me captive;
Ses injures & ſon courroux
Mieux que mon cœur me ſervent contre vous.
Adieu; ſi du procès l'iſſue eſt incertaine;
Si je le perds, du moins, j'aurai ſu me venger.
Vous êtes cruelle, inhumaine;
Mon cœur de vos liens ne peut ſe dégager.
Un procès vous fait de la peine;
Et moi, je veux plaider pour vous faire enrager.

(*Il ſort.*)





SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, M. DE PIENNE.

LA COMTESSE.

EH! Monſieur, arrêtez...

LA MARQUISE.

Monſieur!

M. DE PIENNE.

Il prend la fuite.

Moitié tendre, moitié brutal;
Cet homme eſt bien original!

LA MARQUISE.

Je croyois m'amuſer un peu de la viſite;
Il m'a prouvé que croyois fort mal.

LA COMTESSE.

A Montalais en mariage,
Je croyois apporter un immenſe héritage;
Je m'en flattois juſqu'à ce jour.
Mes biens ſur ſa Maiſon, non moins pauvre qu'illuſtre,
Alloient répandre un nouveau luſtre;
Et je n'ai plus pour dot que le plus tendre amour!

LA MARQUISE.

Eh! que faut-il de plus à ſa tendreſſe extrême?

M. DE PIENNE.

M. DE PIENNE.

Quel bien plus précieux eſt-il pour un amant ?

LA COMTESSE.

Ah ! renonce-t-on aiſément
Au plaiſir, au bonheur d'enrichir ce qu'on aime ?

LA MARQUISE.

J'entends du bruit.

LA COMTESSE.

C'eſt lui, je le ſens à mon cœur.

M. DE PIENNE.

Madame, c'eſt lui-même.

LA COMTESSE.

Ah ! que va-t-il apprendre ?
Quelle nouvelle !

M. DE PIENNE.

Il aime avec ardeur.
Ses biens ſont votre amour, ſa richeſſe eſt l'honneur
Ce coup n'a rien qui puiſſe le ſurprendre.





SCENE X.

LA MARQUISE, MONTALAIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CHER Montalais!

MONTALAIS.

Enfin, je vous revois!
Après trois mois d'une pénible attente;
Ce jour heureux me rend tout à la fois
Et mes amis, & mon amante.....
Mais quels triftes regards, & quel fombre maintien!
Sur quel fujet rouloit votre entretien?
Vous eft-il arrivé quelque accident funefte?
Vous ne me dites rien.

LA COMTESSE.

Hélas!

LA MARQUISE.

Ah, Montalais!

M. DE PIENNE.

Nous ne fommes pas gais.

MONTALAIS.

Cela fe voit de refte.
Eft-ce parce qu'on juge aujourd'hui mon procès?

LA MARQUISE.

Nous étions tous d'une gaîté charmante!

J'ai bien ri ce matin, & nous pleurons ce soir.

MONTALAIS.

Vous m'effrayez!

LA COMTESSE.

Je viens de recevoir
Une visite à coup sûr étonnante.

MONTALAIS.

Et de qui donc?

LA MARQUISE.

D'un fou.

MONTALAIS.

Quel est-il?

LA COMTESSE.

Mon cousin.

MONTALAIS.

Et lequel!

M. DE PIENNE.

D'Estelan.

MONTALAIS.

D'Estelan!

LA COMTESSE.

Oui, lui-même.

LA MARQUISE.

Il reclame ses biens.

LA COMTESSE.

Il a des droits.

M. DE PIENNE.

Il l'aime.

LA COMTESSE.

Le testament est nul.

LA MARQUISE.

Plein d'une ardeur extrême

Il offre, avec ſon cœur, ſa fortune & ſa main.

M. DE PIENNE.

Il s'obſtine à ne rien reprendre.

LA COMTESSE.

Je ne veux point plaider, je veux....

MONTALAIS.

Il faut tout rendre.

LA COMTESSE.

Ah! Montalais, c'eſt mon deſſein,
Mais, en rendant un ſi riche héritage,
La pauvreté devient mon ſeul partage,
Et l'hymen fortuné dont mon cœur ce matin
Se formoit la plus douce image.....

MONTALAIS.

Et cet hymen comblera tous nos vœux.
O mon amie! un peu moins de richeſſe,
Et toujours la même tendreſſe;
Nous n'en ſerons que plus heureux.
Avec de ſi grands biens jouit-on de ſoi-même?
Peut-on jouir de ce qu'on aime?
L'Ambition, ce Démon de la Cour,
Emporte lui ſeul des années.
En cent projets, formés & détruits tour-à-tour,
Combien ſe perdent de journées!
Les heures, malgré nous, s'envolent ſans retour
Par de vains plaiſirs entraînées;
Il reſte à peine un moment pour l'amour.
J'acceptois les bienfaits d'une main auſſi chère,
Je les acceptois ſans rougir;
L'amour ennoblit tout quand l'amour eſt ſincère;

Et c'eſt à moi maintenant de jouir
Du plaiſir qu'eſpéroit Sancerre,
Et du bonheur qu'on vient de lui ravir.
Oui, chère amante, aimable & tendre amie,
Le peu que j'aî, mon amour & ma vie,
Jouiſſez-en comme de vos bienfaits;
Tout eſt à vous. Si ma tendreſſe,
Si les ſoins, ſi le cœur de l'heureux Montalais
Peuvent vous tenir lieu d'une immenſe richeſſe,
Je ne craindrai de vous ni plaintes, ni regrets.

LA COMTESSE.

Ah! vous aviez raiſon, de Pienne!....
J'accepte tout.... Je te donne ma foi,
Je reçois à jamais la tienne.
Ton cœur eſt le ſeul bien, le ſeul qui m'appartienne;
Et ta tendreſſe eſt tout pour moi.
Mais, Montalais, voici l'heure fatale....

MONTALAIS.

Nous allons nous rendre au Palais.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt plus incertain que le ſort d'un procès.
Votre fortune en dépend.... Rien n'égale
Mon effroi, ma perplexité.

MONTALAIS.

Mal à propos votre eſprit ſe tourmente;
Mon Avocat dit ma cauſe excellente;
J'attends l'évènement avec tranquillité.
Venez me voir juger.

LA COMTESSE.

Non; je ſuis trop tremblante.

MONTALAIS.

Moi j'ai d'heureux preſſentimens.

LA COMTESSE.

Permettez qu'ici je demeure.
Allez, ne perdez point de tems. . . . .
Je ſaurai mon ſort dans une heure.

(*A la Marquiſe.*)

Allez-vous au Palais ?

LA MARQUISE.

Non, je reſte avec vous.
Je ſuis femme, ſans doute, & des plus curieuſes,
J'aime à pouvoir porter des nouvelles heureuſes,
Mais je vous immole mes goûts.

LA COMTESSE.

Je vous en remercie... Allez... Je vais écrire
A ce fou qui, dans ſon délire,
S'obſtine à refuſer ſon bien ;
Qui veut plaider, quoi qu'on puiſſe lui dire,
Ou s'unir avec moi d'un éternel lien.
Oui, je vais profiter du tems de votre abſence,
S'il daigne m'accorder un moment d'entretien,
Pour le diſſuader de ſon extravagance.

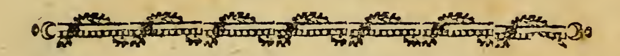
(*A Montalais.*)

De la fortune, hélas ! je n'exige plus rien ;
Je partage la tienne, & le Ciel équitable
Va t'aſſurer un bien qui ſuffit à tous deux.
Si d'une tendre Amante il écoute les vœux,
L'évènement te ſera favorable ;
Le triomphe t'attend, & nous ſommes heureux.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, ST-GERMAIN.

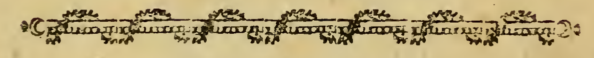
SAINT-GERMAIN.

OUI, Madame, à l'inſtant il doit ici ſe rendre.
Votre billet l'a, dit-il, enchanté.
Il n'eſt plus en colère, il me l'a répèté,
Madame, en me forçant de prendre
Des gages évidens de générofité.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, je vais l'attendre.

(*Il ſort*).

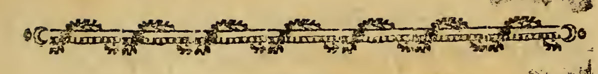


SCENE II.

LA COMTESSE, *ſeule*.

POUR la dernière fois parlons à d'Eſtelan ;
C'eſt la Marquiſe qui l'irrite.
En le contrariant elle aigrit, elle excite

Un cœur né vif, & d'ailleurs excellent.
Seule ſur ſon eſprit j'aurai bien plus d'empire,
Il ne pourra me réſiſter.
La douceur ſeule peut ſéduire
Un caractère ardent, prompt à ſe révolter.
Il ignore que l'hymenée
Doit avec Montalais unir ma deſtinée,
Il me croit libre; eh bien, prolongeons ſon erreur.
S'il faut qu'un jour la vérité l'éclaire,
Ah, que ce ſoit du moins ſans faire ſon malheur!
Qu'il ne pénètre enfin ce douloureux myſtère
Qu'après avoir triomphé de ſon cœur.
J'éprouve, par le mien, quelle peine cruelle
Doit reſſentir un cœur tendre & fidele
Qui perd & pour jamais l'objet de ſon amour.....
Ah, Montalais! peut-être à l'inſtant même
Quand tu m'adores, quand je t'aime,
On nous ſépare ſans retour!
Le gain de ton procès décide ta fortune.
Et..... mais chaſſons une idée importune
Qui me pourſuit & qui fait mon tourment...
De mes yeux, malgré moi, je ſens couler des larmes;
Je réfléchis, mais vainement.
Que la raiſon a de fragiles armes,
Et qu'il eſt mal aiſé de vaincre ſes allarmes,
Lorſqu'on tremble pour ſon Amant!
On vient, c'eſt d'Eſtelan.... Renfermons en moi-même
Et mes chagrins & mon déſordre extrême.



SCENE III.

D'ESTELAN, LA COMTESSE.

D'ESTELAN.

ME voilà... Grâce au Ciel, nous ferons fans témoins !
Je hais bien fort votre infigne rieufe,
Et votre grand Monfieur...... Sa mine férieufe
Me glace & me déplaît...... Si je vous aimois moins
Je ferois bien honteux de la fotte colère
Que j'ai fait voir tantôt en vous quittant.
Je me fuis comporté vraiment comme un enfant;
Mais ce n'eft pas ma faute..... Un maudit caractère,
Un vice d'éducation.....
Grace, clémence, adorable Sancerre !
J'aime, & c'eft bien affez pour ma punition.
Les fautes de l'amour aifément fe pardonnent;
Il n'a pas les yeux bien ouverts,
Il nous mène tout de travers;
Et les paffions déraifonnent.

LA COMTESSE.

Je ne me fouviens plus de rien:
Quand votre faute eft par vous reconnue;
Je l'oublie, & n'ai d'autre vue
En obtenant de vous cet entretien,
Que d'éclaircir vos doutes fur un bien
Que l'équité veut que je reftitue.

D'ESTELAN.

Eh quoi ? Toujours me parler de cela !

Au diable le ſot héritage.
Parlons de mon amour, de mes offres..... Voilà
Ce qui me touche davantage.

LA COMTESSE.

Promettez-moi de m'écoûter
Sans vivacité, ſans colère.

D'ESTELAN.

Oui, oui, je me corrige, & mon ſang ſe tempere,
Je vous promets de ne pas m'emporter.

LA COMTESSE.

Tout Paris eſt inſtruit d'où me vient ma fortune.
Vous méritez, à ce qu'on croit, le ſort
Que vous fit éprouver votre pere à ſa mort.
Telle eſt l'opinion commune.
On apprendra bien-tôt que, ſans nul fondement,
On vous traita comme un coupable.
La vérité perce mal aiſément,
Mais elle n'a beſoin que d'un jour favorable,
Et ſon triomphe en eſt plus éclatant.
Plus le Public aujourd'hui vous accable,
Plus il ſera pour vous dans un moment.
Je n'aurai plus en lui qu'un juge inexorable;
Peut-être même il me croira capable
D'avoir dicté le teſtament.
Le monde ne peut ſe réſoudre
A ne porter qu'un jugement certain;
Il veut des preuves pour abſoudre,
Il condamne ſans examen.
S'il faut que de nos cris le barreau retentiſſe,
Quel champ pour la malignité!
On dira que je veux employer la juſtice
A conſacrer l'iniquité.

Si l'hymen nous unit, on dira que certaine
De perdre un bien que la loi m'eut ôté,
J'ai, pour le conserver, sacrifié sans peine
Mon penchant & ma liberté.
Vous ignorez, Monsieur, tout ce que peut l'envie
Pour noircir la plus belle vie.
La médisance est son premier secret.
Si la vertu l'emporte, & s'il est sans effet
A son secours survient la calomnie.
On vous méprise, l'on vous hait,
Et celui qui sur vous lança le premier trait,
Est le seul qui vous justifie.
Jugez, après cela, si je dois m'exposer
A des bruits, dont envain je voudrois me défendre;
Si nous devons plaider, quand je veux tout vous rendre,
Et si je puis vous épouser.

D'ESTELAN.

Eh que vous font les propos du vulgaire?
Pour exercer sa malice ordinaire,
Viendra-t-il chez vous vous chercher?
D'ailleurs ses traits ne peuvent vous toucher:
Pour les braver, vous avez un asyle:
C'est votre conscience. On doit être tranquille
Quand un pareil témoin n'a rien à reprocher.
Mais, malgré les détours que vous prenez, Madame;
Je pénétre, je lis jusqu'au fond de votre ame.
Vous êtes généreuse, & vous avez pitié
D'un malheureux dont la raison s'altere;
Vous ne prétendez pas, quand je ne puis vous plaire,
Que par un dur refus je sois humilié:
Vous savez l'adoucir par tant de politesse.

Par une voix ſi tendre, un ton ſi pénétré,
Que le cœur eſt forcé de vous aimer, traîtreſſe,
Quand pour vous il eſt déchiré.
Je ſuis ſans art, mais je vois votre adreſſe;
Et je vous en ſais bien bon gré.
Il faut donc renoncer à la douce eſpérance
De vous voir à mon ſort unir votre deſtin?
Je ne prétens vous faire aucune violence.....
Sans le cœur qu'eſt-ce que la main?
Et vous ne m'aimez pas. J'en ai la triſte preuve.
Mais, n'aimez-vous perſonne?.... Allons, en bonne foi,
Eſt-il quelqu'un plus fortuné que moi?
Voulez-vous toujours reſter veuve?

LA COMTESSE.

J'ignore quel deſtin me réſerve le Ciel.
Et ce qu'en ce moment ſur mon ſort il prononce;
Je ne puis rien répondre de formel:
Peut-être pour jamais il faut que je renonce
Aux doux plaiſirs d'un amour mutuel.....
Voilà dans cet inſtant ce que mon cœur m'annonce,
Et mon veuvage eſt peut-être éternel.

D'ESTELAN.

Tant mieux! ſi ne pas plaire eſt un chagrin ſenſible,
Si de votre froideur je ſuis déſeſpéré:
Mon mal ſeroit encor mille fois plus horrible
Si quelqu'un m'étoit préféré.
Me voilà plus tranquile!.... Ainſi, ſur l'héritage,
Vos ſcrupules hors de ſaiſon....

LA COMTESSE.

Voici le teſtament, les papiers.....

D'ESTELAN.

A quoi bon?

LA COMTESSE.

Je ne puis plus les garder davantage.

D'ESTELAN.

Je n'en veux point, vous dis-je; & je ſuis riche aſſez.
C'eſt en vain que vous me preſſez.

LA COMTESSE.

Prenez, Monſieur; prenez, je ſuis inébranlable.

D'ESTELAN.

Mais réfléchiſſez donc, ô femme inconcevable!
Vous n'aviez rien, & je dois le ſavoir,
Quand Monſieur d'Eſtelan vous fit ſon héritiere;
Sa fortune eſt tout votre eſpoir:
Que vous reſtera-t-il en la perdant entiere?

LA COMTESSE.

L'honneur d'avoir fait mon devoir.

D'ESTELAN.

Qui que tu ſois.... Ange.... Génie....
Car tant de grandeur d'ame, & tant de loyauté
Ne ſont pas d'un mortel, tes vertus t'ont trahie....
Tu n'as rien de l'humanité
Que la forme & que la beauté.
Qui que tu ſois, je t'en ſupplie,
Laiſſes-moi t'adorer, laiſſes-moi t'enrichir.
Reprens tous ces papiers, dont l'aſpect m'importune;
Il n'appartient qu'à toi d'honorer la fortune,
Si la vertu peut l'ennoblir.
Reprens....



SCENE IV.

LA COMTESSE D'ESTELAN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *entrant étourdiment.*

Est-il parti?

D'ESTELAN.

Non, pas encor, Madame.

LA MARQUISE.

Et voulez-vous toujours épouser ou plaider?

D'ESTELAN.

La chose en rien ne doit vous regarder.
Ce n'est pas vous que je voulois pour femme;
Le Ciel d'un tel malheur m'a bien voulu garder.

LA MARQUISE.

Qu'il est galant!

D'ESTELAN.

Je suis vrai.

LA COMTESSE.

J'ai la gloire
D'avoir changé Monsieur. J'ai sû le disposer....

D'ESTELAN.

La raison sur l'amour remporte la victoire.
Je ne m'obstine plus à vouloir l'épouser.
Je suis bouillant, je suis colère,

Mais après tout, quand je ne sais pas plaire
Je ne sais pas tyranniser.

LA MARQUISE.

C'est pour moi seule, au moins qu'il n'est jamais aimable.
Je suis charmée au fond de vous voir raisonnable.
Mais comment vouliez-vous qu'elle pût vous aimer?
Est-ce au moment qu'un heureux hyménée
Doit avec Montalais unir sa destinée,
Que vous pouviez prétendre à l'enflammer?

D'ESTELAN.

Quoi?

LA COMTESSE.

Juste Ciel!... Marquise....

LA MARQUISE.

Elle a dû vous le dire.
Oui, Montalais est un homme charmant.

D'ESTELAN.

Elle l'aime?

LA COMTESSE.

Arrêtez.... je souffre le martyre.

LA MARQUISE.

Vous savez bien que pour elle il soupire
Depuis six ans... Oui, Monsieur, constamment.

D'ESTELAN.

Quoi! vous aimez?

LA MARQUISE.

Ce n'est pas un mystère.

D'ESTELAN.

Quoi, vous vous mariez?

LA MARQUISE.

Dès demain, je l'efpère.

D'ESTELAN.

Vous m'avez trompé ?... Vous !... Adieu, Madame.
(*Il fort.*)



SCENE V.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE.

Ah ! Ciel !
Qu'avez-vous fait ?

LA MARQUISE.

Mais, une étourderie ;
Si ce que je crois eft réel.
Auffi de vos deffeins que n'étois-je avertie ?
C'eft quelque chofe de cruel,
Il eft dur d'ignorer les fecrets d'une amie.
On penfe la fervir contre un Original,
On veut bien faire & l'on fait mal.

LA COMTESSE.

Mais la difcrétion étoit fi naturelle !
Vous connoiffez le fougueux d'Eftelan ;
Sa brufquerie & fon fang pétillant ;
Vous ne pouvez douter que la moindre étincelle
N'enflamme un efprit fi bouillant :
Comment ne pas fentir que je devois me taire
Sur mon hymen, fur le nom d'un époux ?

Aux

Aux premiers transports d'un jaloux,
Heureux peut-être autant que téméraire,
Ne devois-je donc pas soustraire
L'objet de mes vœux les plus doux ?

LA MARQUISE.

Je reconnois ma faute, & j'en suis bien honteuse.
Quoi, d'Estelan ?... Je suis bien malheureuse.

LA COMTESSE.

Calmez-vous; le danger peut encor s'éviter.
Sur Montalais j'ai quelque empire;
Et quant à d'Estelan, le moment du délire
Est le seul avec lui qui soit à redouter.

LA MARQUISE.

En vérité, vous me rendez la vie.

LA COMTESSE.

Mais ils ne viennent point.... J'attends, en frémissant,
Un Arrêt bien intéressant.

LA MARQUISE.

Dans votre cour j'entends un équipage....
Et votre doute enfin va se voir éclairci.
Vous pâlissez ?...

LA COMTESSE.

Moi !

LA MARQUISE.

Reprenez courage:
Le cœur me dit que tout a réussi.

LA COMTESSE.

Puisse le Ciel accomplir le présage !
Je ne me soutiens plus.... Je tremble.

LA MARQUISE.

Les voici.



SCENE VI.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

LA MARQUISE.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Ciel! vous avez perdu votre cauſe!

MONTALAIS.

Oui.

LA MARQUISE.

On vous condamne?

M. DE PIENNE.

Il n'eſt plus d'eſpérance.
Dépens, dommages, intérêts;
Il perd tout avec ſon procès.

LA MARQUISE.

C'eſt une iniquité, c'eſt une préférence.

MONTALAIS.

Mes Juges ont raiſon & j'étois abuſé.
De l'examen des faits je m'étois repoſé
Sur un homme que l'apparence
A ſans doute ſéduit plus que l'appas du gain.
Je regardois mon droit comme certain,
J'agiſſois avec confiance;
Mais au ſimple expoſé, dès le premier rapport,

J'ai de mes foibles droits senti l'insuffisance ;
J'ai prévu quel seroit mon sort,
Et me suis prononcé moi-même ma Sentence.
Je sens combien le coup est accablant,
Et ne me vante point du fastueux courage
De voir mon sort d'un œil indifférent.
Mon malheur est d'autant plus grand
Qu'une autre avec moi le partage.
O ! ma plus tendre amie ! Est-ce-là le destin,
Est-ce-là le bonheur dont encor ce matin
Nos yeux entrevoyoient la séduisante image ?
Tout a changé pour nous dans l'espace d'un jour,
Et contre un si terrible orage
Nous ne pouvons opposer que l'amour.
Vous ne me dites rien ! quel silence funeste !
Ah ! je n'ai rien perdu si votre cœur me reste....
Sancerre !... Eh quoi, loin de me consoler,
Vous détournez la vue, & craignez de parler ?

LA COMTESSE.

Ah ! Montalais !

MONTALAIS.

Eh bien ?

LA COMTESSE, *à part.*

Quel sacrifice !
Il est affreux ; il faut qu'il s'accomplisse.

MONTALAIS.

Qu'avez-vous donc ; & d'où vient qu'aujourd'hui ?...

LA COMTESSE.

Vous allez tout savoir.

MONTALAIS.

Quoi donc ?

LA COMTESSE.

Monſieur de Pienne
Et vous, Marquiſe, un moment avec lui
Permettez que je m'entretienne.

LA MARQUISE.

Très-volontiers; mais qu'il me ſoit permis
De vous bien rappeller, à l'un ainſi qu'à l'autre,
Que, quel que ſoit ſon malheur & le vôtre,
Vous avez encor des amis.

LA COMTESSE.

Voilà mon ſeul eſpoir.

M. DE PIENNE.

Que voulez-vous lui dire?
Quel eſt votre deſſein?

LA COMTESSE.

Vous le ſaurez bientôt.

M. DE PIENNE.

Vous m'effrayez, Madame, il faut...

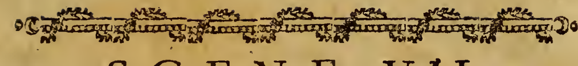
LA COMTESSE.

Ah! cher Comte!

M. DE PIENNE.

Je me retire.
(Il ſort avec la Marquiſe.)





SCENE VII.

LA COMTESSE, MONTALAIS.

MONTALAIS.

Je vous regarde & je frémis.....
Sancerre, qu'allez-vous m'apprendre?
D'un froid mortel tous mes ſens ſont ſaiſis....
Pour la premiere fois je crains de vous entendre.

LA COMTESSE.

Oppoſe à nos malheurs un cœur plus affermi.
Tu m'es bien cher!... Ah! Montalais! mon âme
Ne le ſentit jamais comme aujourd'hui.
Dans ce cœur malheureux rien n'éteindra la flâme
Dont l'embrâſa pour toi le Ciel qui t'a trahi.
Juſqu'au dernier ſoupir je te ſerai fidelle ;
Je vivrai pour toi ſeul, & t'en donnes ma foi;
Mais il faut renoncer à moi.

MONTALAIS.

Sancerre!

LA COMTESSE.

Il faut briſer la chaîne la plus belle;
Et pour jamais nous ſéparer.
Plains moi du ſort affreux où je ſuis condamnée;
Mais ne prétendons plus à l'heureux hymenée
Que le plus tendre amour m'avoit fait eſpérer.
Je vais enſevelir au fond d'une retraite
Ma douleur, les combats qu'il faudra ſoutenir;
Je vais ne m'occuper que de ton ſouvenir;

De la perte que j'aurai faite,
Juſqu'à la mort je vais m'entretenir.
Un Cloître... Déſormais voilà mon ſeul aſyle.
Si je te fais heureux, j'y vivrai plus tranquile.
Tu viens de perdre tout; vis pour tout réparer;
Tu le dois, tu le peux, remplis ta deſtinée;
La mienne eſt d'être infortunée,
Et de vivre pour te pleurer.

MONTALAIS.

Eſt-ce un ſonge effrayant dont l'horreur m'environne?
C'eſt vous; c'eſt vous que mon malheur étonne....
Si quelqu'un me l'eut dit, je ne l'aurois pas cru.
Ah! malheureux! j'ai tout perdu,
Et Sancerre auſſi m'abandonne!

LA COMTESSE.

Quel ſoupçon! Quel reproche! Ingrat, il eſt affreux.
Je te pardonne cet outrage;
Du déſeſpoir c'eſt le langage,
Et tu ſerois plus juſte, étant moins malheureux.
Connois le cœur de ton amante,
Ce cœur que tu viens d'outrager,
Qui t'aime, qui ne peut changer;
Qui voit ton ſort ſans épouvante,
Trop heureux de le partager,
S'il n'aimoit que pour lui, ſi ſa tendreſſe extrême
Ne préféroit ton bonheur au ſien même.
Que veux-tu faire, & quel eſt ton deſſein?
Tu ſers avec honneur, & dans ton ſort funeſte,
A peine il ſuffira de ce peu qui te reſte
Pour ſoutenir ton rang & faire ton chemin.
A tes yeux, que l'amour faſcine,

J'offre une vérité terrible ; mais enfin,
Veux-tu qu'en te donnant la main,
J'aide à consommer ta ruine.
Par le retour de d'Estelan
La pauvreté devient mon seul partage ;
Irai-je en dot, & pour tout héritage,
Porter à mon époux ce funeste présent ?
Songe à ton nom, songe à mon sang,
A ce qu'exigeront de nous en mariage
Et ta naissance & notre rang ;
Et considere après si le sort qui t'opprime
De nous unir encor nous permet le bonheur.
Pour adoucir un revers plein d'horreur
Tu peux mettre à profit & la publique estime,
Et ton service & ta faveur....
Ah ! laisse-moi, dans l'ardeur qui m'anime,
Supporter seule, ami, notre commun malheur.
C'est bien assez d'une victime.

MONTALAIS.

Qui vous, cruelle ; vous m'aimez ;
Et votre bouche ôse ici me prescrire
De renoncer au seul bien où j'aspire ?
Et vous m'aimez, vous m'estimez ?
Grand Dieu ! Je saurois mon amante
Plaintive, isolée & souffrante
Dans l'horreur de la pauvreté ;
Et moi, d'une âme indifférente,
Occupé de moi seul & de ma vanité,
J'irois flatter la fortune insolente ;
Solliciter près d'elle un regard de bonté,
Et mendier sa faveur inconstante,
Pour briller un moment d'un éclat emprunté ?

Non, ce n'eſt point ainſi qu'on aime,
Que j'aimerai juſqu'à la mort.
Le Ciel vous perſécute, il m'accable de même;
Heureux ou malheureux, je ſubis votre ſort;
Tous deux faiſons tête à l'orage;
Avec un même cœur, ayons même courage;
Oppoſons notre amour & ſon commun effort
Au ſort qui tous deux nous outrage. . .
Voilà de deux amans; oui, voilà le langage,
Lorſque l'on veut les traverſer.
Ce ſont-là les diſcours que l'amour leur inſpire;
C'eſt-là ce qu'ils doivent penſer;
Et voilà ce qu'il falloit dire.

* LA COMTESSE.

Je l'aurois dit, ingrat, ſi j'aimois foiblement,
Si je brûlois d'une flâme vulgaire.
Ce n'eſt-là que l'effort d'un amour ordinaire;
C'eſt un devoir qu'on remplit aiſément;
Mais pour l'objet d'une tendreſſe extrême,
Détruire ſon propre bonheur,
A ſa félicité ſacrifier ſon cœur,
Tout immoler pour lui juſqu'à ſon amour même;
Voilà d'une héroïque ardeur;
Voilà vraiment l'effort ſuprême;
Voilà ce que je veux, & c'eſt ainſi que j'aime.

MONTALAIS.

Quoi, vous conſentiriez?...

LA COMTESSE.

Ta gloire eſt tout pour moi.
Je veux la ſauver malgré toi,

*Ce qui eſt entre les deux aſtériques ne ſe dit point à la repréſentation.

Du piége dangereux que lui tend ta foibleſſe.
Je te conſerve ma tendreſſe,
Et je te rends & ta main & ta foi;
Mais de tes ſentimens j'exige un dernier gage,
Et mon eſtime eſt à ce prix.
De ma fortune accepte les débris;
Joints au reſte de ton naufrage,
Ils pourront aider ton courage
A triompher des deſtins ennemis.
Si tu m'aimas jamais; ſi tu m'aimes encore,
Pourras-tu refuſer à ce cœur qui t'adore,
Que ton malheur au moins ſoit allégé par lui;
C'eſt une grace que j'implore;
S'il faut te l'ordonner, je le veux, obéi.



SCENE VIII.

LA COMTESSE, MONTALAIS, D'ESTELAN, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

D'ESTELAN, *à la Marquiſe & à M. de Pienne, qui veulent l'empêcher d'entrer.*

POURQUOI voulez-vous m'interdire
L'accès de cet appartement?
Je veux la voir, lui parler....

M. DE PIENNE.

Un moment.

D'ESTELAN.

Il faut que je la voie à préſent.

LA MARQUISE.

Quel délire !

D'ESTELAN.

Je la verrai, vous dis-je... A la fin, m'y voici.
Parbleu, Madame, on a bien de la peine....
Ah ! vous n'êtes pas ſeule ici ?
Quel eſt ce Monſieur-là ? ... Montalais ? Oui, c'eſt lui.
Bon jour, Monſieur. Je ſais quel ſujet vous amene,
Vous aimez ma Couſine... Et moi, je l'aime auſſi ;
Mais elle ne me voit qu'avec indifférence ;
Et vous êtes aimé... C'eſt fort bien fait à vous.
Malgré tout mon amour, malgré ſa violence,
Vous allez donc enfin devenir ſon époux !

MONTALAIS.

Son époux !... Ah !

D'ESTELAN.

Quoi vous verſez des larmes ?
Je ne viens point ici pour vous donner d'allarmes...
Et vous auſſi... Vous pleurez... Et pourquoi !

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ſavoir ?

D'ESTELAN.

Son chagrin & le vôtre.
Dites-m'en le ſujet : vîte, dites-le-moi.
Pourquoi pleurez-vous l'un & l'autre ?
Eſt-ce encor moi ?... Je ſuis bien malheureux !
Me faites-vous un crime, hélas ! de ma foibleſſe ?
Je ne viens point troubler votre tendreſſe.
L'hymen va vous unir tous deux...
Et moi je pars, je quitte à jamais la contrée
Qui, pour mon déſeſpoir, à moi vous a montrée.
Je vais mettre entre nous l'immenſité des mers...

Puiſſe votre image adorée
Ceſſer de tourmenter mon ame déchirée,
Et ne pas me pourſuivre au bout de l'Univers!
Vous, heureux l'un par l'autre...

MONTALAIS.

Ah! jamais l'hyménée
Ne joindra notre deſtinée!
Du ſort le plus affreux j'éprouve tous les coups...
Je ſuis, Monſieur, plus malheureux que vous.

D'ESTELAN.

Je ne vous comprends point.

MONTALAIS.

Elle renonce au monde.
Dans une obſcurité profonde
L'ingrate court s'enſevelir....
Au fond d'un Cloître....

D'ESTELAN.

Vous!

LA MARQUISE.

O ma chère Sancerre!

D'ESTELAN.

Expliquez-moi donc ce myſtère.

M. DE PIENNE.

Sancerre, vous voulez nous fuir?
De ſon procès perdu vous voulez le punir?

MONTALAIS.

Tout à la fois généreuſe & cruelle,
Elle veut s'immoler, dit-elle, à mon bonheur.
Elle me rend ma liberté, mon cœur,
Et m'ordonne d'aller loin d'elle
M'appuyer des ſecours d'une foible faveur,

Pour rappeller à moi la fortune infidelle.

LA COMTESSE.

Vous le devez & je le veux ;
Soumettons-nous au ſort qui nous ſépare.

D'ESTELAN.

Et c'eſt moi, juſte Ciel, qui les rend malheureux!
Moi, je ſerois aſſez barbare
Pour déſunir deux cœurs ſi généreux!
Vous allez le quitter? Vous voulez qu'il renonce
Au bonheur d'être votre époux?
Vous voulez donc ſa mort? Dites, la voulez-vous?
C'en eſt l'arrêt qu'ici votre bouche prononce.
Si je ne puis oublier vos attraits,
Lorſque pour moi vous êtes inflexible,
Lui qui, bleſſé des mêmes traits,
A réuſſi du moins à vous rendre ſenſible,
Dites-moi, pourra-t-il vous oublier jamais?
Et vous, cruelle, oui, vous-même;
La généroſité vous aveugle aujourd'hui.
Demain vous ſentirez, peut-être autant que lui,
Qu'il faut mourir quand on perd ce qu'on aime.
Vous l'exigez de lui, vous vous ſéparerez,
Mais vous emporterez ſon cœur, & lui le vôtre,
Et tous deux ſeront déchirés.
Après avoir vécu malheureux l'un par l'autre,
En vous aimant encor, tous deux vous périrez....
Je n'y puis conſentir : non, jamais, femme ingrate;
Et, malgré toi, je ferai ton bonheur.
C'eſt inutilement que ton orgueil ſe flatte
De refuſer mes dons comme mon cœur. ....
Le voilà, votre époux, il l'eſt, il le doit être :
Il ne vous eût pas plû, s'il n'étoit vertueux;

Vous vous convenez tous les deux.
A l'égard de vos biens, je vous ferai connoître
Que, si de beaux dehors ne parlent point pour moi,
Un cœur droit, un bon cœur est du moins mon partage.
(*Lui donnant des Papiers.*)
Tenez, prenez cela.

LA COMTESSE.

Que faites-vous?

MONTALAIS.

Pourquoi?...

D'ESTELAN.

Reprenez vos papiers.... Gardez votre héritage;
Je vous le donne, & mieux que n'avoit fait la loi.
Prenez aussi cet Acte, il vous atteste
Qu'à cet héritage funeste
J'ai ce matin renoncé pour toujours....
Il m'est affreux, je le déteste;
Il a troublé le repos de mes jours.
J'étois heureux, vous m'étiez inconnue...
De mon bonheur il a détruit le cours,
Puisque c'est par lui seul qu'ici je vous ai vue.
Quoi! vous baissez les yeux! me refuseriez-vous?

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur!

D'ESTELAN.

Montalais!

MONTALAIS.

Grand Dieu!

D'ESTELAN.

Femme adorable!
(*A la Marquise & à M. de Pienne.*)
Mes amis, réunissons-nous;
Venez, embrassons ses genoux.
Obtenons d'elle un aveu favorable.

(*Se jettant aux pieds de la Comtesse.*)
Sancerre, laiſſez-vous fléchir...

LA MARQUISE.

Cédez.

M. DE PIENNE.

Vous le devez.

LA COMTESSE.

Tant de grandeur m'accable.....
Mais accepter.....

D'ESTELAN.

Tu le peux ſans rougir.
Le plus beau droit de l'opulence,
Celui qui peut lui ſeul l'ennoblir à jamais
C'eſt le droit d'enrichir l'honorable indigence
De l'accabler de ſes bienfaits.

LA COMTESSE.

Je me rens.

D'ESTELAN, *ſautant au col de Montalais.*

Montalais!

MONTALAIS.

Ah, je vous dois la vie!
M'acquitter envers vous n'eſt plus en mon pouvoir:
Mais parmi tous les biens, que je vais vous devoir,
Son cœur, votre amitié, ſont les ſeuls que j'envie.

LA MARQUISE, *à d'Eſtelan en l'embraſſant.*

Monſieur, je me réconcilie
Volontiers avec votre humeur.
On peut vous pardonner un peu de bruſquerie,
On n'a point de défauts avec un ſi bon cœur.

M. DE PIENNE.

Cher Montalais!

LA COMTESSE, *à d'Eſtelan.*

Votre ame généreuſe

Lorſque par moi vous êtes offenſé.....

D'ESTELAN, (*prenant Montalais par la main, & lui montrant la Comteſſe*).

Mon ami, qu'elle ſoit heureuſe,
Et je ſuis bien récompenſé.
(*à la Comteſſe*) (*à Montalais*).
Chériſſez-le toujours.... Sois-lui toujours fidele.
(*Joignant la main de Montalais à celle de la Comteſſe*).
Uniſſez-vous d'une chaîne éternelle.....
N'oubliez pas que mon cœur loin d'ici....
Adieu, mon courage me quitte ;
Et, malgré moi, des pleurs.... Adieu, je prens la fuite,
N'oubliez jamais votre ami.

(*Il veut ſortir*).

LA COMTESSE.

D'Eſtelan !

MONTALAIS.

Arrêtez.

D'ESTELAN.

Sous un autre hémiſphere,
Je vais ne m'occuper qu'à vaincre mon amour.
Si je puis n'être plus que l'ami de Sancerre,
Comptez tous deux ſur mon retour.
Je reviendrai jouir de ce ſentiment tendre,
Que de vos cœurs j'ai le droit de prétendre....
Oui, mes amis, je reviendrai.....
Mais non, embraſſez-moi.... jamais je n'éteindrai
Ce feu, dont l'ardeur me dévore ;
Je l'aimerai toujours autant que je l'adore ;
Et jamais, je le ſens, je ne vous reverrai.

(*Il ſort*).



SCENE IX & derniere.

LA COMTESSE, MONTALAIS, LA MARQUISE, M. DE PIENNE.

MONTALAIS.

COURONS chez lui. Je garde un rayon d'espérance,
Il ne partira pas. Des peines de son cœur,
Par les plus tendres soins calmons la violence.
Tâchons de le fixer en France :
Nous lui devons notre bonheur ;
Méritons le bienfait par la reconnoissance.

Fin du troisiéme & dernier Acte.

J'AI lû par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Charles de Morinzer*, Comédie en trois Actes & en vers, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation & l'impression. A Paris, ce 18 Avril 1777. SUARD.

Vû l'Approbation, permis de représenter & d'imprimer. A Paris, ce 5 Juillet 1777. LE NOIR.



De l'Imprimerie d'ANDRÉ-CHARLES CAILLEAU, rue Saint-Severin.

